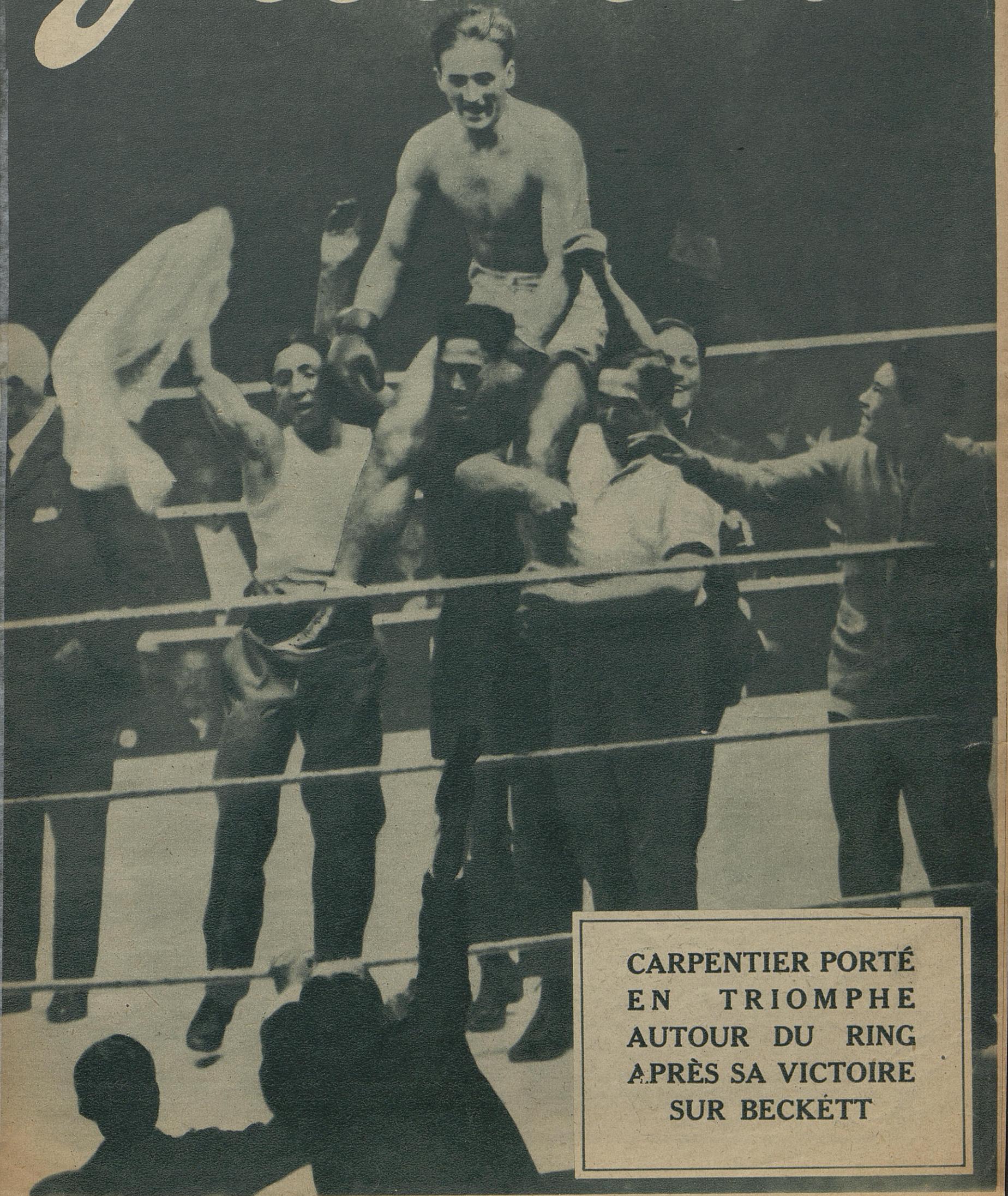


# J'ai vu...



CARPENTIER PORTÉ  
EN TRIOMPHE  
AUTOUR DU RING  
APRÈS SA VICTOIRE  
SUR BECKETT



Exiger ce portrait

## MALADIES DE LA FEMME LA MÉTRITE

Il y a une foule de malheureuses qui souffrent en silence et sans oser se plaindre, dans la crainte d'une opération toujours dangereuse, souvent inefficace.

Ce sont les femmes atteintes de métrite.

Celles-ci ont commencé par souffrir, au moment des règles qui étaient insuffisantes ou trop abondantes. Les Pertes blanches et les Hémorragies les ont épuisées. Elles ont été sujettes aux Maux d'estomac, Crampes, Aigreurs, Vomissements, aux Migraines, aux

Idees noires. Elles ont ressenti des élancements continus dans le bas-ventre et comme un poids énorme qui rendait la marche difficile et pénible. Pour guérir la Métrite, la femme doit faire un usage constant et régulier de la

### JOUVENCE de l'Abbé SOURY

qui fait circuler le sang, décongestionne les organes et les cicatrise sans qu'il soit besoin de recourir à une opération. La Jouvence de l'Abbé Soury guérit sûrement, mais à la condition qu'elle sera employée sans interruption jusqu'à disparition complète de toute douleur. Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'HYGIENITINE des DAMES, 2 fr. 25 la boîte, ajouter 0 fr. 30 par boîte pour l'impôt. Toute femme soucieuse de sa santé doit employer la Jouvence de l'Abbé Soury à des intervalles réguliers, si elle veut éviter et guérir : Métrite, Fibrome, mauvais Suites de couches, Tumeurs, Cancers, Varices, Phlébites, Hémorroïdes, Accidents du Retour d'Age, Chaleurs, Vapeurs, Etouffements, etc. La Jouvence de l'Abbé Soury se trouve dans toutes les Pharmacies : le flacon, 5 fr. 40, plus impôt 0 fr. 60. Total 6 fr. franco gare, 6 fr. 75. Les quatre flacons 24 fr. franco, contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits.)

436.

## "Le Petit Coing"



Mon ami  
Aimez-vous les  
poissons rares, les vins  
couleur d'ambre, le gibier  
et toutes les bonnes choses  
de la table ?

Si oui, venez me  
retrouver aujourd'hui - même

Au petit coing

16, rue Feytaud  
des Laines & Jurlaud

Brillat-Savarin

## La beauté du diable

Il n'est pas donné à toutes les femmes d'avoir la beauté olympienne de Junon ou les lignes impeccables de la Vénus de Milo, idéal ensemble né du cerveau d'un artiste.

Même si elle n'a pas reçu de la nature la totalité de ses dons, la femme est toujours belle, n'aurait-elle que « la beauté du diable » qui est due surtout à la santé. Cette beauté se traduit par l'éclat des yeux, le rouge des lèvres, la fraîcheur et le velouté de la peau. Mais c'est surtout le teint éclatant de l'épiderme qui attire le regard et provoque l'admiration.

Tout le monde sait aujourd'hui que la santé de la peau dépend du bon fonctionnement du rein, qui a pour mission d'épurer le sang et de le débarrasser des produits nocifs de la nutrition. La femme saine, dont les reins accomplissent normalement leur tâche, n'a pas besoin de suivre l'exemple de l'impératrice Poppée qui prenait des bains de lait pour conserver l'éclat de sa peau, ou de M<sup>me</sup> Tallien qui se plongeait dans des bains de fraises et de framboises.

Il suffit que les reins puissent éliminer chaque jour la quantité d'acide urique et les autres déchets formés par l'organisme. Cela semble si simple ! Et pourtant, il arrive fréquemment que cet acide urique s'accumule et qu'une partie passe dans le sang qui le transporte dans les muscles et sous la peau. La femme se désole à juste titre devant son miroir, car elle constate l'apparition de dartres, d'urticaire, d'herpès, de séborrhéides, de boutons d'acné ou, pis encore, de placards d'eczéma. D'autres misères peuvent aggraver cet état : le rhumatisme, la goutte, la gravelle, le diabète, la neurasthénie sont les plus fréquents.

Le devoir de la femme est tout tracé : conserver l'intégrité de ses reins. Les Pilules Foster pour les reins rendent alors les plus grands services en facilitant l'élimination de l'acide urique et de tous les poisons du sang ; en agissant sur le tissu rénal qu'elles fortifient et nettoient ; en mettant à l'abri des maladies dues au fonctionnement défectueux des reins. Par leur pouvoir désinfectant, les Pilules Foster assurent la perméabilité du filtre rénal et, du même coup, permettent au sang débarrassé de toutes ses impuretés de porter aux téguments la force et la santé.

Les Pilules Foster sont en vente dans toutes les pharmacies au prix de 3 fr. 50 la boîte, 20 fr. les six boîtes, plus 0 fr. 40 d'impôt par boîte, ou franco par la poste. H. Binac, pharmacien, 25, rue Saint-Ferdinand, Paris-17.

## La Merveilleuse

# TISANE Raoul MATET

AU GOUDRON



s'adresse aux per-  
sonnes délicates

GORGE  
POUMONS  
CŒUR

Assurez vos poumons contre la pluie... pour elles, c'est contracter

la meilleure  
assurance contre

PLUIE  
BROUILLARD  
FROID

Mode d'emploi : 2 ou 3 infusions par jour. Une cuillerée à soupe de plantes pour une tasse d'eau ou mieux du lait bouillant, Passer et sucrer. Tous les enfants à partir de 5 ans peuvent boire de cette tisane.

3 fr. la boîte chez tous les Pharmaciens. — Par poste, 3 fr. 35  
Dépôt : Raoul MATET, 9, rue Ste-Croix, Bordeaux

# CRESSOL

## Dentifrice Végétal

au Cochléaria des Pyrénées (cresson de montagne)

Le CRESSOL, DENTIFRICE VÉGÉTAL, est le résultat de la macération et de la distillation du COCHLÉARIA (cresson de montagne), de l'ARNICA et d'autres plantes médicinales et aromatiques des Pyrénées. Le CRESSOL diffère totalement des nombreux dentifrices composés uniquement d'essences ou d'acide phénique, salol ou autres produits chimiques caustiques qui attaquent l'émail des dents et irritent les gencives (*Lyon Médical*, 1906). Connu depuis longtemps dans une clientèle de dentistes, le CRESSOL ne doit son succès d'aujourd'hui qu'à l'excellence continue des résultats obtenus. Il a fait sa propre réclame. Aucun produit ne donnera à votre haleine un parfum plus délicieux que le CRESSOL.

Le CRESSOL est présenté sous quatre formes  
ÉLIXIR, POUDRE, PÂTE et SAVON

Seuls Fabricants :

Compagnie du CRESSOL — BORDEAUX, PARIS, LONDRES  
Laboratoires : 33-35, rue d'Aviau, à BORDEAUX (France)

DÉPÔT A PARIS :

DARTIGUES et MERCIER, 13-15, rue des Petites-Écuries

GRAND PRIX — Exposition Internationale de Barcelone, 1912 — GRAND PRIX



#### LA DANSE DE L'OURS

Lorsque Miss Ethel Lewey vint en France, il y a six ans, révéler aux Parisiennes les beautés de la danse de l'ours, on ne pouvait penser qu'en 1919 un ours, — tout comme Rigadin, en chair et en os, — chausserait des patins et se livrerait passionnément au "fox-trott". C'est pourtant ce qui peut se voir actuellement dans un music-hall de Londres, où Teddy manifeste le goût qu'il a pour la musique moderne.

## M. Cognacq, un grand philanthrope

L'ACADÉMIE FRANÇAISE, dont les revenus sont énormes, vient de s'enrichir à nouveau. Il faut s'en réjouir, car ce qu'elle reçoit d'une main, elle s'empresse de le distribuer de l'autre. Et si elle reçoit tant, c'est peut-être moins à sa gloire qu'elle le doit qu'à sa haute réputation d'honnêteté traditionnelle. Si nombreux que soient les legs dont elle bénéficie, rares sont ceux cependant qui ont l'importance du dernier: cinquante-sept millions; c'est la première fois même que l'Institut reçoit en espèces un don aussi considérable. Donation magnifique, pour un but magnifique, puisque les rentes de cette somme sont destinées à aider les familles nombreuses.

C'est un Français, M. Cognacq, qui vient de se montrer si généreux.

Tout le monde connaît M. Cognacq.

Le temps n'est plus où la célébrité était réservée aux uniformes, aux artistes et aux cabots.

Nous sommes devenus plus éclectiques.

Un industriel, un commerçant qui a réussi, nous intéresse maintenant autant et quelquefois davantage. Ce sont les vainqueurs de la lutte pour la vie.

Il est assez curieux de remarquer que quatre des grandes fortunes françaises récentes aient été faites dans la nouveauté.

L'imagination d'un Zola est dépassée par la réalité.

Boucicaut, Chauchart, Dufayel, Cognacq, quatre directeurs de Grands Magasins, et tous quatre amassent une fortune énorme, dont ils ne font pas d'ailleurs le même usage.

M. Cognacq est un bon bourgeois français de la bonne classe et que la richesse n'a pas grisé, qui reste un brave homme. Il continue la tradition des Boucicaut.

Comme eux, il a donné son magasin à ses employés; ce magasin, qui est sorti de ses mains. Il y a cinquante-trois ans, à vingt-huit ans, M. Cognacq n'avait pour toute fortune en effet que de quoi acheter quelques pièces d'étoffes. Il les étalait alors dans une vitrine louée à la semaine dans cette même rue où s'élèvent ces établissements actuels. Et voilà leur humble point de départ. Ses origines?



M. COGNACQ, L'AUTEUR DU DON MAGNIFIQUE.

Il est d'excellente famille. Rêvant de théâtre et préparant le Borda, il est le témoin et la victime à treize ans d'un drame affreux: son père, ruiné par un associé, se suicide.

Ses études sont interrompues. Il entre alors dans le commerce. Il devait y faire son chemin.

Mais il n'oublie pas dans le succès ses petits collaborateurs. Ses employés sont maintenant ses actionnaires. Mais les bénéfices, au lieu d'être répartis chaque année, sont conservés par l'administration pour constituer un capital capable de fournir sa retraite à chaque employé. Si celui-ci s'en va ou meurt, il rapporte ses actions à l'administration qui en dispose au profit de nouveaux collaborateurs.

L'ingéniosité de cette organisation montre chez M. Cognacq un homme qui non seulement donne sans compter mais, ce qui est moins fréquent, sait encore donner.

Ainsi dans son don à l'Académie, il prescrit

## Donne 57 millions aux familles nombreuses

un gros prix pour chaque famille récompensée. Il veut que ses bourses soient une aide réelle, un vrai petit capital et non pas un secours trop facilement gaspillé.

Chaque dotation est donc de 25.000 francs. Mais le capital est tel qu'il permet de répartir 90 de ces bourses.

Elles sont destinées aux familles nombreuses ayant au moins neuf enfants.

Ce chiffre de neuf enfants a paru d'abord trop gros. Dans un pays comme la France où la natalité est si en baisse, il semblait excessif de demander aux concurrents tant d'enfants. Quelques personnes croyaient même qu'on trouverait difficilement des familles aussi nombreuses. Surtout que M. Cognacq a spécifié que les enfants devaient être du même lit afin d'éviter qu'un veuf et une veuve ayant ensemble neuf enfants se marient dans le seul but très intéressé de devenir des candidats au legs Cognacq.

Eh bien! malgré ce chiffre de neuf enfants, les demandes abondent quai Conti.

Un académicien, chargé de l'attribution de ces prix et avec qui nous en parlions dernièrement, nous disait la difficulté devant laquelle se trouverait l'illustre compagnie pour l'attribution des arrérages de ce don fastueux.

« Le donateur en effet, nous expliquait-il, a bien pensé que cette somme de 25.000 francs ne devait pas nécessairement aller aux familles les plus misérables. »

Il nous a considérés mieux que les administrateurs bénévoles d'un bureau de bienfaisance très riche. Il a pensé que les hommes de cœur et d'esprit que sont mes collègues pourraient étudier le cas de chaque famille. Ainsi ce petit capital ne sera pas exactement un encouragement à la repopulation, une récompense aux familles qui ont accompli envers la patrie le premier devoir: lui donner des enfants. Il sera ce gros lot tant espéré chez les petites gens, le coup de baguette de la fée.

Grâce à M. Cognacq, des familles nombreuses pourront établir, ou doter leurs enfants.

ANDRÉ GRIMAUD.

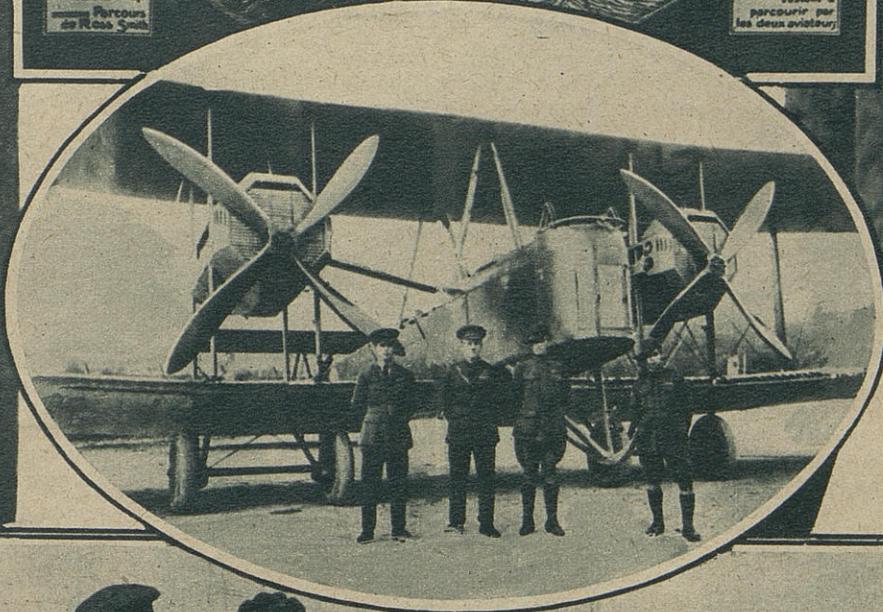
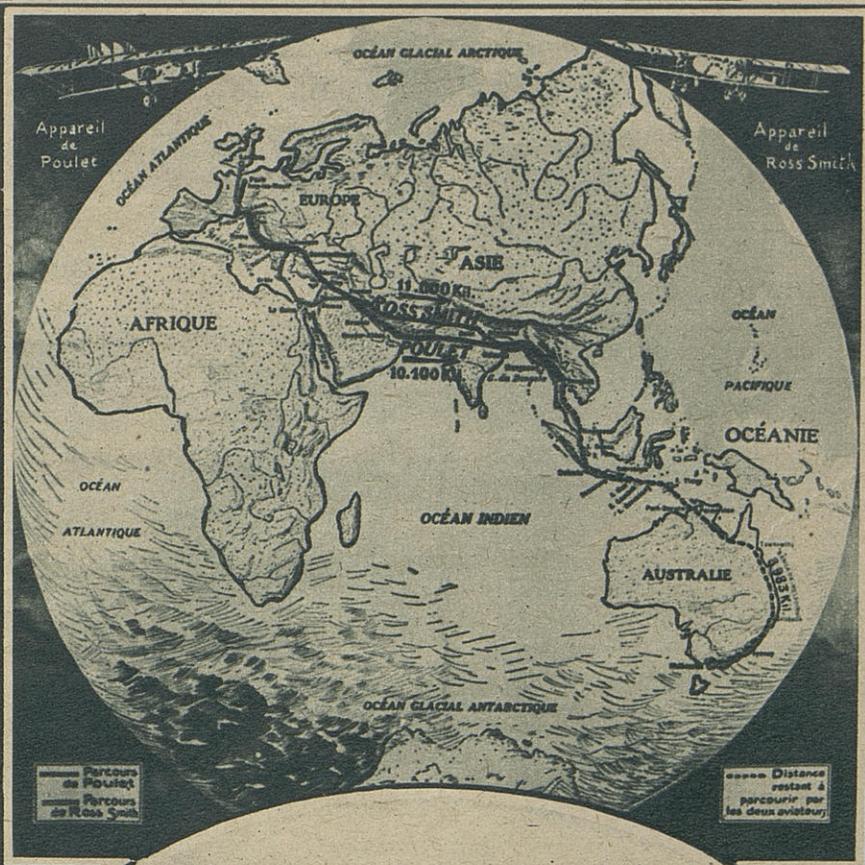


M. Chauchart, le grand industriel, dont le testament fit scandale et qui légua au Louvre sa collection de tableaux.

Les employés du Bon Marché, fleurissant la tombe de la fondatrice du grand magasin, qui leur donna presque toute sa fortune.

M. Dufayel, l'industriel tenace, dont l'hôtel des Champs-Élysées fut occupé par les bureaux de la Presse interalliée.

LA LUTTE DE POULET ET DE ROSS SMITH POUR LA TRAVERSÉE DE L'EUROPE EN OCÉANIE



Ross Smith qui tente Londres-Melbourne. En haut : le chemin parcouru (d'après Excelsior).

Partis l'un de Paris, l'autre de Londres, pour se rendre en Océanie et s'adjuger le prix de 10.000 livres attaché à cette fantastique épreuve les deux hardis aviateurs viennent d'atterrir au Siam, après un voyage fertile en incidents de toutes sortes et qui mit à une rude épreuve leur endurance peu commune. Arriveront-ils au bout de leur voyage? Bien qu'ils aient déjà l'un et l'autre accompli plus de la moitié du parcours: 11.000 kilomètres sur une distance totale de 5.000 lieues, on ne saurait l'affirmer. Il résulte en effet d'infor-



Le capitaine Mathews (à gauche) inscrit pour le raid Londres-Melbourne.

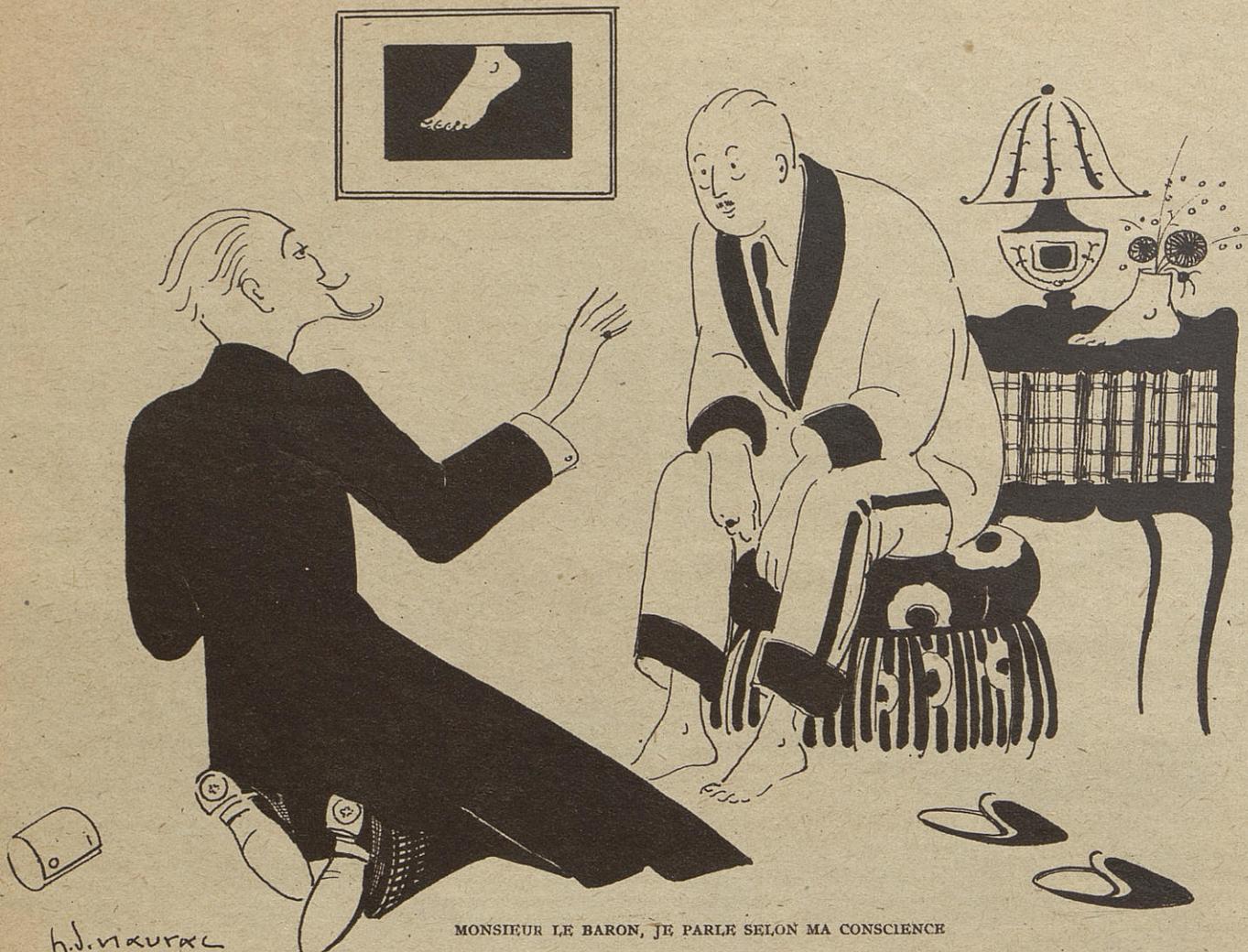


(A gauche) le capitaine Wilkins, un des concurrents du voyage en Australie.

Le français Etienne Poulet parti. A gauche, en bas : l'appareil monté par son concurrent Ross Smith.

mations précises que le parcours à accomplir est extrêmement difficile. La traversée de la presqu'île de Malacca, notamment, où les atterrissages sont extrêmement risqués, et surtout celle des îles de la Sonde où sévissent en ce moment les moussons vont semer la route d'obstacles. Mais les deux audacieux pilotes sont de taille à les surmonter. Ils sont en effet de la lignée des Cook, des Bougainville, des Lapérouse, qui s'en sont allés comme eux à l'aventure, d'île en île, et qui sont venus à bout de tout grâce à leur courage mis au service d'une volonté implacable.

*J'ai vu.*



MONSIEUR LE BARON, JE PARLE SELON MA CONSCIENCE

## LES PIEDS

LE BARON DE JARGEAU, 29 ans. | PAOLO DI SERPANTARA, « professeur pour les pieds », 55 ans, une rosette multicolore.  
PIERRE, domestique du baron.

Chez le baron, le matin. Il est en train de tourner et de vire dedans son cabinet de toilette, en chemise de soie et caleçon, les pieds nus dans des babouches de l'Inde, quand Pierre annonce : « Monsieur Serpantara. »

LE BARON. — Qu'il entre, et laissez-nous. (Serpantara entre, très grand, très maigre, avec une tête de Don Quichotte mélancolique.) Bonjour, monsieur le professeur.

LE PROFESSEUR. — Toutes grâces, monsieur. Vous m'avez écrit, j'accours. Qu'y a-t-il ?

LE BARON, s'asseyant. — Je ne suis pas content de mes pieds.

LE PROFESSEUR. — A quel propos ?

LE BARON. — De toutes les façons.

LE PROFESSEUR. — Soumettez-nous-les. (D'un coup sec, le baron fait sauter ses babouches et allonge les jambes, tenant ses deux pieds nus, réunis l'un près de l'autre.)

LE PROFESSEUR, après s'être agenouillé, les écarte doucement, les examine tout en palpant et les caressant, puis il se redresse. — Je vous écoute.

LE BARON. — Vous les avez bien regardés ?

LE PROFESSEUR. — Oui. Et puis je les connais à fond, je les sais par cœur. Un rapide coup d'œil me suffit chaque fois. Dites ce que vous leur reprochez.

LE BARON. — Ils enlaidissent, ils ont une tendance à devenir communs.

LE PROFESSEUR. — Je ne trouve pas.

LE BARON. — Permettez. Jusqu'à présent, j'ai toujours eu des pieds ravissants. Je le dis, parce que c'est la vérité et que, d'ailleurs, je n'y ai aucun mérite. Ça s'est trouvé comme ça. Il y a cinq ans, à l'occasion d'une petite ampoule, quand j'ai commencé à mettre mes pieds entre vos mains, vous vous rappelez, en les voyant pour la première fois, ce que vous vous êtes écrié ?

LE PROFESSEUR. — « On dirait les pieds d'Achille ! »

LE BARON. — *Podas ocos...*, comme nous récitons au collège. Et dire qu'il y a des gens qui veulent supprimer le latin ! Vous en étiez

bleu, et, pendant une heure, vous n'avez pas tari d'éloges sur leur compte.

LE PROFESSEUR. — Eh bien, il ne me paraît pas que, depuis, ils aient perdu ?

LE BARON. — Vraiment ! Je me demande ce qu'il vous faut.

LE PROFESSEUR. — Monsieur le baron, je parle selon ma conscience. Je ne leur trouve rien de changé.

LE BARON. — Rien ?

LE PROFESSEUR. — Rien. Toujours même grâce et solidité, même élégance dans la physionomie.

LE BARON, nerveux. — Assez, tenez... je me mettrais en colère, et ça leur ferait venir le sang. C'est tout à fait inutile. Parlons d'autre chose.

LE PROFESSEUR. — Comme vous voudrez, je n'insiste pas. Mais, pour n'y plus revenir, j'affirme à monsieur qu'il se trompe et que, tel j'ai quitté la semaine dernière le pied de monsieur, tel je le retrouve aujourd'hui. Rien n'a bougé. Mais, monsieur, j'en connais des masses de personnes, moi, qui paieraient et bien cher, pour avoir les pareils. Et vous vous plaignez ! Oh !

LE BARON. — Ne me faites pas dire plus qu'il n'y en a. Je sais bien, parbleu, qu'ils ne sont pas déformés et qu'il ne leur faut pas de bottine orthopédique ! Mais ils ont baissé, ils ne sont plus ce qu'ils étaient en quatre-vingt-neuf. L'année suivante, après l'Exposition qui les avait forcément un peu surmenés, eh bien, l'année suivante, en quatre-vingt-dix c'étaient pourtant toujours les mêmes, ils avaient conservé leur aigrette, leur bouquet. A partir de quatre-vingt-onze, ils ont oscillé. Au printemps suivant, ils commençaient à fiche le camp, et depuis ils engraisent, ils s'empâtent, ils vont très vite, je ne les tiens plus. S'ils con-



ON ME PRIAIT DE LES MONTRER

## *J'ai vu.*

tinuent de ce train-là, avant deux ans ils seront nettoyés, ça sera des turpitudes quelconques, des pieds de frotteur... Eh bien, je n'envisage pas cette perspective-là le sourire aux lèvres, vous devez le comprendre? Et c'est pour ça, mon cher monsieur Paolo, que je vous ai prié de venir afin d'en causer, de chercher ensemble, et puis d'aviser. N'essayez donc pas de me contredire par politesse, et voyez plutôt avec moi ce qu'on pourrait faire pour les repêcher, s'il en est encore temps.

LE PROFESSEUR. — Puisque vous y tenez absolument, oui, là, je reconnais qu'en effet il y a une faiblesse.

LE BARON. — Enfin!

LE PROFESSEUR. — J'ai dit: une faiblesse. Et très légère. Rien de plus.

LE BARON. — A quoi l'attribuez-vous?

LE PROFESSEUR. — C'est à vous que je le demanderai. Pour moi, je ne vois pas de cause apparente. Ils sont tous les deux en parfait état, le sang y circule avec joie. L'orteil est normal. Pas le plus petit bobo, ni la moindre misère.

LE BARON. — Oh! ça, jamais! Je ne sais pas ce que c'est que d'avoir un cor.

LE PROFESSEUR. — Une simple question, tout à fait entre nous? Ces temps derniers...

LE BARON. — Achevez.

LE PROFESSEUR. — Pas d'excès?

LE BARON. — Malheureusement non. Les excès, voilà encore une chose qui, depuis l'Exposition, est devenue, pour moi, de plus en plus rare.

LE PROFESSEUR. — Tant mieux.

LE BARON. — Est-ce que ça aurait une influence?

LE PROFESSEUR. — Enorme. Le pied est d'une susceptibilité toute féminine, un peu ombrageuse; il sent très vivement. L'abus des plaisirs le trouble et l'épuise. Il est, en un mot, comme les athlètes, monsieur le baron: pour rester beau, fort et nerveux, il faut qu'il soit chaste.

LE BARON. — Mais mon pied est toujours chaste, monsieur Paolo, quoi qu'il arrive.

LE PROFESSEUR, avec un sourire discret. —

Monsieur le baron me comprend bien. En attendant, puisque ce n'est pas de ce côté qu'il faut jeter la sonde, je ne vois plus qu'une cause morale... N'auriez-vous pas eu récemment des ennemis?...

LE BARON. — Pas le moindre.

LE PROFESSEUR. — Peine de cœur?

LE BARON. — Comme les cors. Je ne sais pas ce que c'est.

LE PROFESSEUR. — Alors, je ne comprends plus. Voyons. (Il s'agenouille de nouveau, prend les pieds dans ses paumes, l'un après l'autre et ensemble et les cajole avec amour et respect, comme s'il maniait une vieille reliure ou un biscuit de Sévres.) Oui, il est certain qu'ils subissent une crise. Ils sont affectés, monsieur le baron, il faut en prendre votre parti. Vous avez aujourd'hui des pieds.

LE BARON. — Abîmés, détruits, je me tue à vous le dire.

LE PROFESSEUR. — Non pas. Mais plus vieux que vous, des pieds qui vous devancent de sept ou huit ans. Je vois ça à un tas de petits signes... Là, ces sillons. Oh! n'y a pas que le front qui ait des rides, allez!

LE BARON. — Aussi, comment voulez-vous! avec l'idiote existence que nous leur faisons

mener! le stupide usage de la chaussure en permanence. A la longue, le fourreau use la lame.

LE PROFESSEUR. — Bien vrai.

LE BARON. — Le pied a aussi besoin de respirer, que diable! Il étouffe dans la bottine. Il demande: «De l'air! de l'air!» comme Goethe.

LE PROFESSEUR. — Je croyais que c'était de la lumière.

LE BARON. — Peut-être bien. On devrait l'avoir nu, au grand air, le laisser se développer à sa guise et suivre sa pente naturelle. Sans compter que c'est très joli, les pieds, très joli,

sieur le baron. Avec un régime, d'ici trois mois votre plante peut très bien reprendre.

LE BARON. — Je suis embêté pour les femmes. Je peux bien vous avouer ça; mes pieds m'en ont fait avoir des quantités. On savait, n'est-ce pas? qu'ils étaient très beaux; ça se disait. Alors les curiosités étaient éveillées, et il y en avait beaucoup qui m'invitaient chez elles, avec l'arrière-pensée de les voir, de s'assurer par elles-mêmes. J'y allais, on me priait de les montrer... j'obéissais, et dame, alors, neuf fois sur dix...

LE PROFESSEUR. — Parfaitement.

LE BARON. — Parce que, vous comprenez? même si c'est pour le bon motif, une fois qu'on est déchaussé chez une femme..., qui peut dire où on s'arrêtera?

LE PROFESSEUR. — On ne s'arrête pas, monsieur le baron. L'affaire est lancée. On va toujours.

LE BARON. — Aussi, à présent, j'ai bien peur qu'ils soient passés, les jours de fête... On ne me les rendra plus, les honneurs, mon pauvre Paolo...

LE PROFESSEUR. — Quels honneurs, mon sieur?

LE BARON. — Les honneurs du pied.

LE PROFESSEUR. — Charmant! Que si, monsieur le baron, que si! Seulement, il faut que monsieur soit raisonnable, et qu'il y mette un peu du sien. Là, que monsieur le baron s'habille et qu'il vienne tantôt me voir, à mon cabinet. Nous causerons à fond; nous essaierons un peu d'électricité. Quelquefois... le fluide...

LE BARON. — Vous ne craignez pas que ça les énerve?

LE PROFESSEUR. — Je ne sais pas. Nous verrons. Et puis surtout — vous allez être content — je ferai — parce que c'est vous! — je ferai ce que vous m'avez demandé tant de fois depuis deux ans... à propos de votre destinée.

LE BARON. — Vous lirez dans mes pieds?

LE PROFESSEUR. — Je vous le promets.

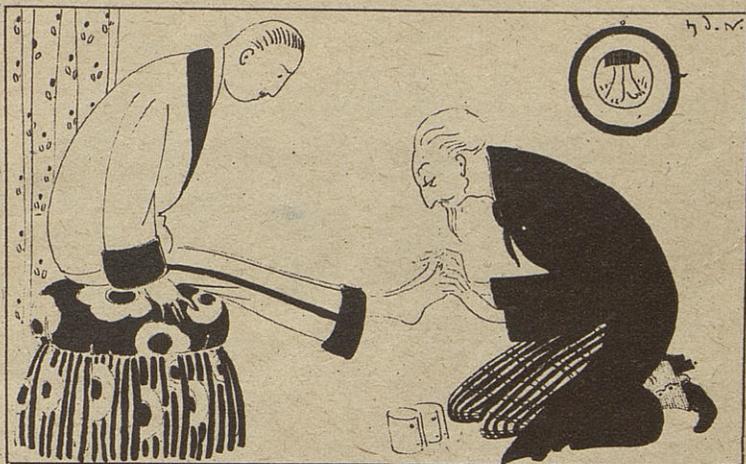
LE BARON. — Ah! par exemple, je vous remercie! Voilà un temps infini que je rêvais de me faire tirer les pieds! Vous pouvez y compter, à trois heures ils seront chez vous.

HENRI LAVEDAN  
(de l'Académie Française.)



VOUS LIREZ DANS MES PIEDS

L'abondance des matières nous oblige à ajourner au prochain numéro la suite de la nouvelle: ARTISTES POUR CARTES POSTALES de notre distingué collaborateur André Grimoux, ainsi que la rubrique: LA SCIENCE PITTORESQUE.



MAIS NON, JE NE VOIS RIEN. — JE LES TROUVE REMARQUABLES.

beaucoup plus que les mains, auxquelles on finit par donner, tout de même, trop d'importance. Moi qui est-ce qui a commencé ma réputation, d'abord parmi mes amis et ensuite dans le monde? C'est que je suis le premier qui ait osé montrer ses pieds.

LE PROFESSEUR. — Beau mérite, quand ils sont comme les vôtres!

LE BARON. — J'ai tout de même été courageux. Chez moi, dans l'intimité, chaque fois que je l'ai pu, je les ai imposés, tantôt nature, en peau, tantôt avec la sandale. Vous vous rappelez le bruit que ça a fait? Dame, quoi? Une femme qui a de belles épaules les étale bien. Soyons logiques.

LE PROFESSEUR. — Il ne faut pas non plus vous dissimuler que vos pieds vous ont fait beaucoup d'ennemis.

LE BARON. — Je le sais. Des ennemis et des jaloux. D'abord, il y a les trois quarts des gens à qui j'ai paru ridicule, ceux qui n'ont pas le sentiment du pied, qui n'y comprennent rien. Pour eux, c'est un morceau du corps humain, comme la fesse ou le menton. Crétins!

LE PROFESSEUR. — Mais, à ce propos, justement, monsieur le baron, vous ne croiriez pas une chose; j'ai connu des personnes tellement absentes de tout ça qui nous intéresse, que je leur demandais à brûle-pourpoint: «Combien avez-vous de doigts de pied?» eh bien, monsieur, elles ne pouvaient pas le dire.

LE BARON. — Ça ne me surprend pas.

LE PROFESSEUR. — Ou alors, si elles me le disaient, ça n'était pas franc. Elles ne savaient pas au juste, elles n'étaient pas sûres si c'était quatre ou cinq. Est-ce pas triste?

LE BARON. — C'est à tuer.

LE PROFESSEUR. — Moi, au contraire, le pied, j'en ai toujours été frénétique. Je suis Italien, je tiens peut-être ça de mon pays qui a la forme d'une botte. Que sait-on? C'est une chose qui m'est si familière, si naturelle, que j'y songe tout le temps, partout. Ainsi, vous n'allez probablement pas me trouver très sérieux, mais dès que je suis dans un lieu public, un endroit où il y a de l'affluence, ou dans une voiture, un omnibus... malgré moi, ma tête pense: «Dire qu'il y a dans cette voiture dans cet omnibus, cent vingt doigts de pieds!... C'est effrayant!» Quand on médite là-dessus, on croirait que ça représente un monde fou!... Pas du tout, ça ne fait jamais que douze personnes. Est-ce curieux?

LE BARON. — Oui, il y a comme ça un tas de phénomènes... C'est égal, je suis bien embêté.

LE PROFESSEUR. — Vous avez tort, mon-



JE SUIS LE PREMIER  
QUI AIT OSÉ MONTRER  
SES PIEDS.

## LES COULISSES

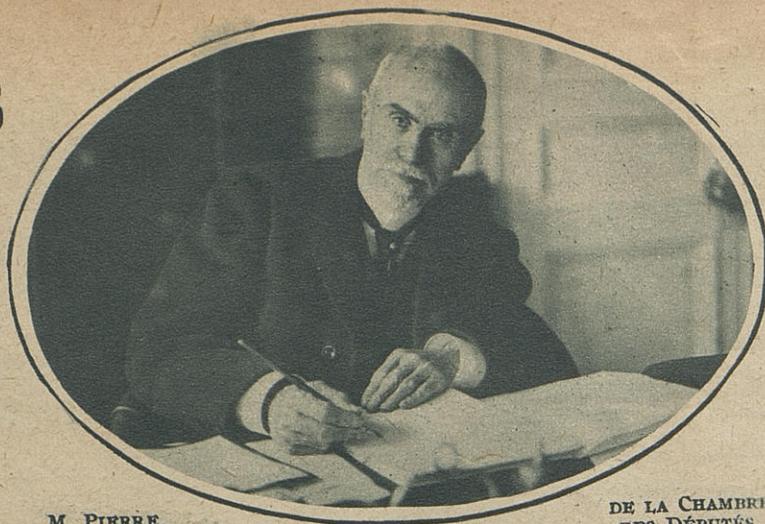
**A**u lendemain même de leur élection nombreux furent parmi les 360 et quelques nouveaux députés ceux qui s'empressèrent de venir au Palais-Bourbon pour retenir leur place dans l'hémicycle, choisir leur vestiaire et surtout emporter du papier à lettre à en-tête de la Chambre des Députés afin de répondre aux milliers de lettres de félicitations.

Evidemment, le choix d'une place a de l'importance pour un représentant du peuple, surtout lorsque le dit représentant a de l'assiette. Malheureusement quelle que soit l'orientation politique du député, soit qu'il siège à droite, au centre ou à l'extrême-gauche il ne dispose uniformément que de 0m,48 pour s'asseoir. On comprend que feu Arbouin, Thivrier, l'homme à la blouse, débordaient forcément leur fauteuil et tassaient leurs voisins.

Seulement un député, au début d'une législature, à moins qu'il ne compte parmi les anciens, est obligé de solliciter et c'est par l'intermédiaire des huissiers de la questure qu'il reçoit les premiers avantages de son mandat. C'est que la Chambre des Députés est sous la férule d'un règlement draconien dont la questure, chargée du maintien de l'ordre intérieur, surveille jalousement la stricte observation.

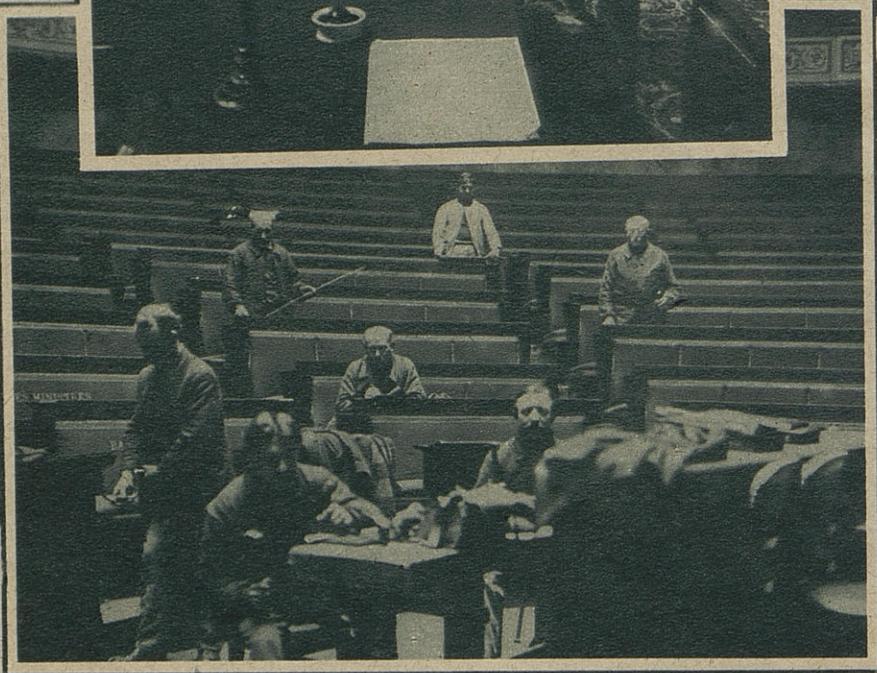
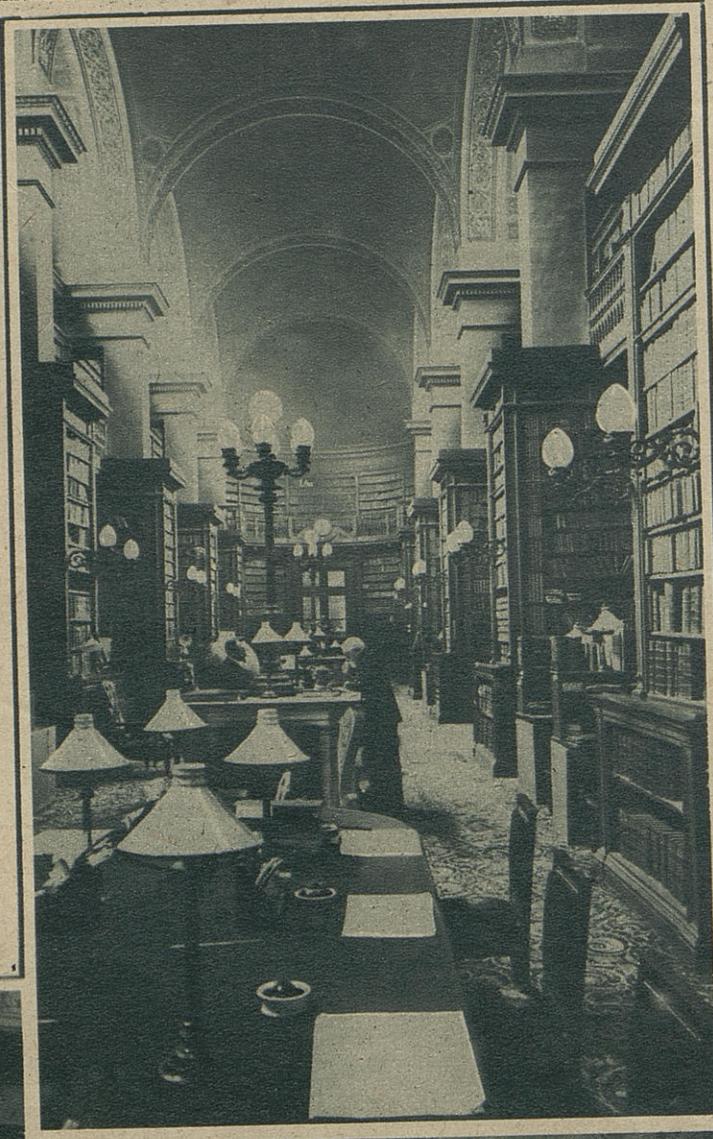
### LE MAÎTRE DE LA CHAMBRE

Les députés font les lois sans doute, mais ils ne les votent que suivant un protocole rigoureux. Ils ne sont pas libres d'eux-mêmes et le président de l'assemblée n'est qu'un fidèle exécuteur de la consigne établie par le vénérable Secrétaire général de la Chambre des Députés; M. Pierre, le véritable maître du Palais-Bourbon. C'est que M. Pierre, détenteur du sceau du Grand Secret dont il scelle les enveloppes des procès-verbaux de séance personnifie en quelque sorte la Chambre elle-même dont il fait partie depuis plus de cinquante ans. A peine âgé de dix-huit ans, il sortait en effet du lycée Saint-Louis, lorsqu'en 1866 il fut attaché à la présidence du Corps législatif. Un régime est tombé, des ministres ont passé, des milliers de députés ont siégé: M. Pierre seul a traversé



M. PIERRE,  
"RÉTAIRE" GÉNÉRAL

DE LA CHAMBRE  
DES DÉPUTÉS.



HUISSIER DU PALAIS-BOURBON  
EN GRANDE TENUE.

AVANT LA RENTRÉE SOLENNELLE DE LA NOUVELLE CHAMBRE, QUELQUES OUVRIERS EFFECTUENT EN GRANDE HÂTE LES RÉPARATIONS URGENTES. — (Au dessus.) LA BIBLIOTHÈQUE DE LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

## DE LA CHAMBRE

toutes les tourmentes. Bien mieux, il a codifié la représentation nationale, et tandis que les présidents changent au fauteuil — rarement reconnaissons-le depuis l'avènement de M. Paul Deschanel, — M. Pierre assiste imperturbablement à toutes les séances, assis derrière le président lui-même, prêt à intervenir lorsqu'on veut porter atteinte au règlement dont il est le père et dont il a soigneusement fait imprimer tous les articles dans un splendide in-12 qu'il n'hésite pas à mettre sous les yeux du délinquant, celui-là fût-il le président de la Chambre lui-même. M. Henri Brisson surtout cherchait à s'affranchir de cette tutelle et lorsque M. Pierre le tirait respectueusement par la manche, il s'évertuait de repousser du geste le bras tenace du secrétaire général qui ne lâchait jamais prise et finissait par avoir gain de cause. Le rôle de M. Pierre est plus facile avec M. Deschanel qui lui n'hésite pas à se pencher pour consulter son secrétaire lorsqu'il se trouve dans le doute.

Logé au Palais-Bourbon, et titulaire d'un appartement au château de Versailles, tout comme le président de la Chambre qui dispose du Petit-Bourbon, M. Pierre a cet avantage de ne pas être soumis à un renouvellement. De plus, comme son collègue le secrétaire général de la questure, également logé, le secrétaire général de la présidence touche une indemnité annuelle de vingt-cinq mille francs.

Pour faciliter les rapports des secrétaires généraux avec les parlementaires, trois questeurs sont nommés par les députés qui les choisissent parmi eux-mêmes sans distinction de partis et presque toujours par sympathie personnelle. La charge de questeur comporte, elle aussi, des avantages appréciables puisque les trois titulaires de la Chambre sont logés, chauffés, éclairés et, paraît-il, blanchis. Aussi pour la prochaine rentrée, ceux de nos nouveaux honorables qui par suite de la crise des logements n'ont pu trouver d'appartements à Paris brigueront-ils tous les suffrages de leurs collègues, seul moyen qui leur reste de trouver un toit pour installer leurs pénates.

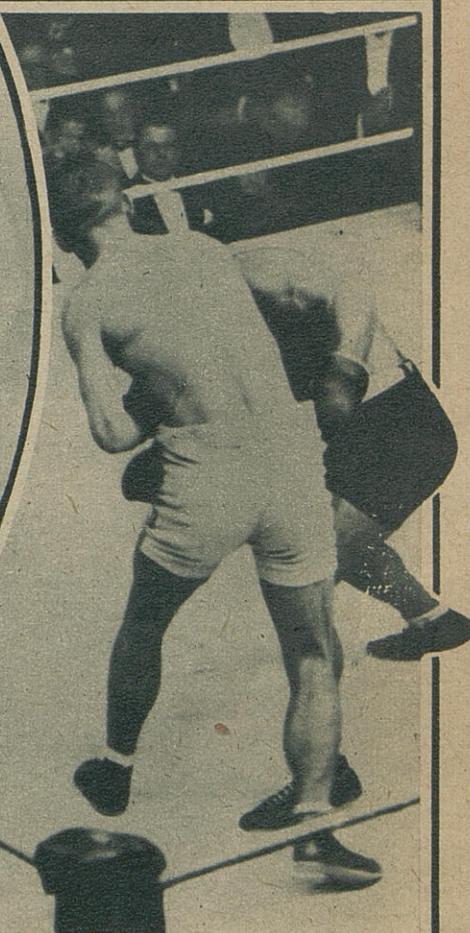
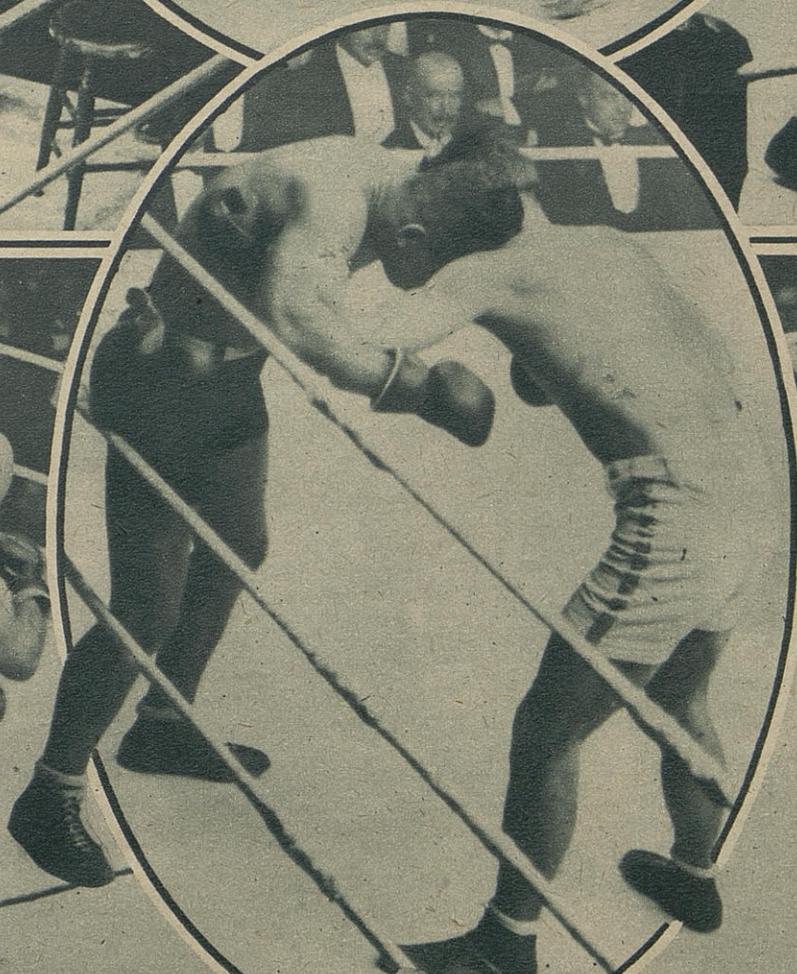
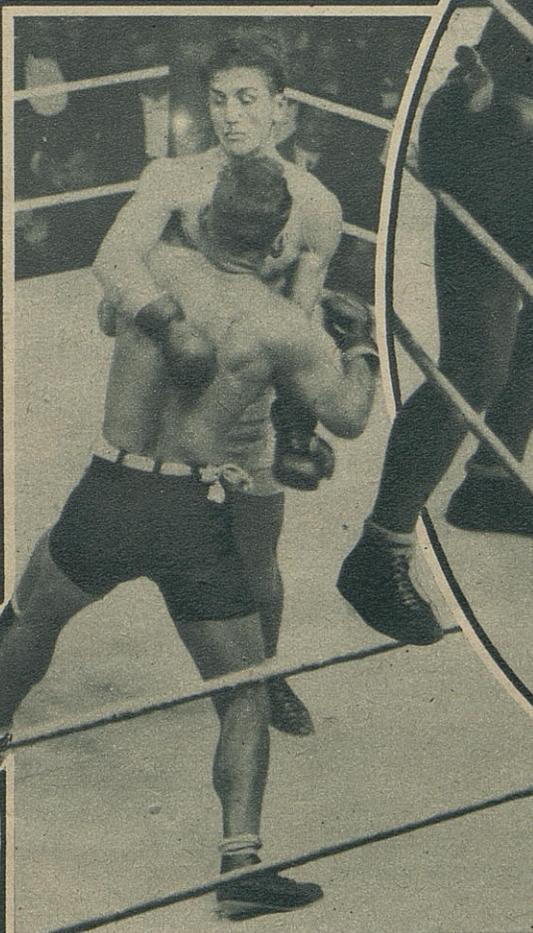
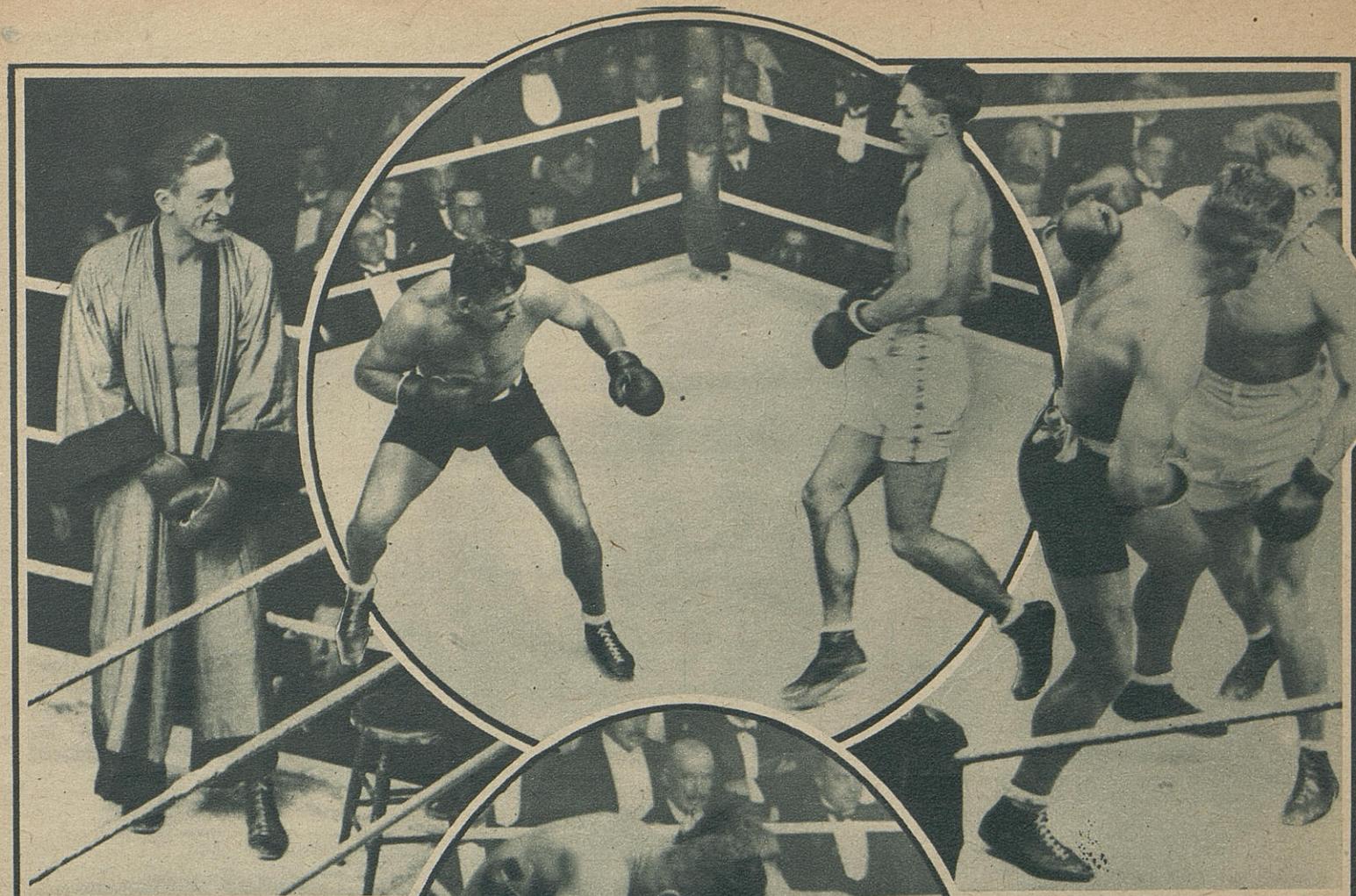
(A suivre.)

HENRY COSSIRA.



ON GARNIT DE PAPIER À LETTRE LES BUREAUX DES DÉPUTÉS.

QUELQUES INSTANTANÉS DU MATCH CARPENTIER-BECKETT



C'est une victoire nationale que celle que Carpentier, champion de France, a remportée le 4 décembre sur Joe Beckett, champion d'Angleterre. On sait ce que fut la rencontre qui rapporte au vainqueur près de 500.000 francs. Elle dura exactement 77 secondes. Entrés sur le ring, après les formalités d'usage, les combattants s'observent un instant puis Carpentier attaque, touche durement au corps, double, frappe à la



Beckett après le « coup du droit ».

figure et brusquement sur une attaque de Beckett, il riposte d'un terrible droit au menton. Beckett s'effondre pour ne plus se relever. Les Anglais, admirablement sportifs — (dans l'assistance se trouvait le prince de Galles) — font à notre champion une ovation formidable. Rappelons pour nos lecteurs qu'il y a six ans, en 1913, Carpentier se débarrassa de Wells par knock-out en 73 secondes. Avec lui ça ne traîne pas !...



Quelques types de profiteurs dans les couloirs du théâtre de la Montpansier, actuellement théâtre du Palais-Royal.

## L'AGIO AUTREFOIS

« Et Paris qui voit ces enrichissements énormes, ces fortunes colossales, nées comme des champignons », Paris est maigre, il a faim, il a soif, il grelotte, il est à bout de patience. L'exemple le tente de ces fortunes faciles, de ces opulences improvisées; et soudain une fièvre de lucre s'empare de tous. Une folie, une contagion, une épidémie frénétique prend ces estomacs creux; la misère se lance au gain; l'agiotage fait sa proie de ce peuple; et le dieu du Perron, le Mercure-Voleur, déployant son vol immense, plane sur ce tripot de 600.000 âmes, d'où montent en bourdonnements les cris d'enjeux et la tombée des dés pipés.

« Paris, tout Paris, c'est une rue Quincampoix ! on agiote pour vivre; et l'on vit pour agioter. » Des hommes passent; ils plient sous des fardeaux d'échantillons. Des femmes vont; leurs poches, enflées comme des sacoches, crèvent d'échantillons. Tout se tourne en jeu. Passe-t-on à Grenoble en voyage de plaisir, l'on en rapporte 50 paires de gants que l'on revend. Aux promenades, écoutez les nymphes de l'agio attaquant les promeneurs :

« Monsieur, une belle partie de batiste, murmure une voix fraîche. C'est peut-être du sel ou du sucre que cherche monsieur? Donnez-moi la préférence; je livre dans le jour. » — « Et moi aussi, reprend une jolie femme de l'autre côté. Vous faut-il de la chandelle, du tabac, du savon? Sont-ce des chaussures que vous demandez? J'en ai de toutes formes, tout le monde le sait; voici mon adresse. »

« Tous vendent de tout: bijoux, vin, mouchoirs, sel, coton, pain, poudre, drap, livres, fer, fil, savon, dentelles, suif, tableaux, huile, café, poivre, charbon, diamants, et que sais-je? »

« On spéculait sur tout, jusque sur la famine? »

« C'est une mêlée, une anarchie! Le marchand vend tout, hors ce qu'il tient. Le limonadier vend du savon; le chapelier, du café; l'épicier, des chapeaux; l'apothicaire, des souliers. Et comme tous se sont mis à vendre, tout se met à être vendu. Les produits les plus hétéroclites, les objets les plus bizarres, les choses les plus invraisemblables et d'une singularité à peine comparable aux fournitures des usuriers de Molière, sont alors proposés aux chances de la spéculation, par des particuliers et des particulières. Voici un ci-

toyen qui voudrait céder « deux chevaux de bronze, six cent milliers pesants de bons pruneaux à « trente-trois sous la livre, et une superbe électricité ayant une glace de trois pouces de diamètre ». Un autre qui demeurait rue du Jardin des Plantes annonce à vendre « des essieux d'affûts de canon tournés à la marque de l'arsenal, des tuyaux de pipes turques, précieux, en bois de jasmin et d'ébène avec embouchure d'ambre, et un *Ecce homo* ». Un autre « des commodes en tombeaux et en demi-tombeaux, une peau de renne propre à faire une superbe culotte, et une partie de vrais crayons anglais ». La citoyenne Lenormand se défera « de parties de sucre, de café, de riz, de féculé de pommes de terre, d'une robe de satin de la plus grande fraîcheur, du talc de Venise en grande quantité et de quatre tamis tout neufs ». Enfin, c'est un autre spéculateur qui veut trouver acheteur pour une « guitare, un four de pâtissier, un tambourin, un galoubet et un lit mécanique propre pour les malades ».

« Toute chose d'ici-bas entre, bon gré mal gré, dans la hausse et la baisse. Une marchandise n'est plus une marchandise, c'est un levier au moyen duquel un décimateur habile souève, d'un portefeuille, 10.000 francs, qu'il remplace, un quart d'heure après, par « 10.500 livres prises dans un autre portefeuille dans lequel il met 11.000 francs déplacés d'un autre, et toujours en conservant, à chaque mutation, un bénéfice pour ses peines. » Voilà le jeu; qui ne s'y risquerait? Et, du riche au pauvre, du maître au valet, une chaîne

se fait d'achats, de ventes, de rachats et de reventes; de poche en poche, de main en main, l'objet passe, passe, gagnant, gagnant, gagnant, jusqu'à ce qu'il perde, perde, perde.

« Mais voulez-vous une plus précise et plus intime peinture de ce jeu de *petit bonhomme vit encore*: « Ma repasseuse entre, raconte le *Miroir de floral an IV*. — Citoyen, me dit-elle, je sais que vous avez quelques fonds et je viens vous offrir un gros marché. Les souliers valent 800 francs; j'en sais cent paires à 400 livres. Si vous voulez les acheter cet après-midi, je vous les fais revendre à 410 francs. C'est 1.000 francs que vous gagnez. On apporte les souliers. Je les regarde. les trouve décousus, tachés, décolorés, mauvais. — Mais, lui dis-je, voilà des souliers qui boiront l'eau comme une éponge. — Qu'importe? répond la lingère, ce ne sont pas des souliers pour porter, ce sont des souliers pour commercer. Vous allez les acheter pour gagner 1.000 francs; je vous les ferai vendre, cet après-midi, à un citoyen qui, en les revendant ce soir, à la Comédie, 420 livres, y gagnera 1.000 francs; celui-ci les revendra demain matin, 430 livres, à un autre qui les revendra, à la Bourse, 440 livres, et ainsi de suite. — Mais, le dernier? — Il n'y a pas de dernier, citoyen; parce qu'avant que les souliers à commercer soient arrivés à 800 francs, les souliers à porter seront portés à 1.200 francs, et de 10 francs en 10 francs, il y aura encore bien des mains à courir... »

« La blanchisseuse est courtière. La servante vend ses boucles et sa croix d'or pour agioter. La femme s'est élancée à l'agiotage avec cette

passion furieuse et cette activité nerveuse qu'elle met d'habitude en toutes choses. Femmes du peuple et femmes du monde ont pareil appétit de gagner, pareil oubli du respect qu'elles se doivent; et ce sont non des coureuses, mais d'honnêtes personnes, d'une mise décente, qui traînent dans les rues des paquets énormes de toiles et de mousselines. Tant est grande la fureur, que, dans le reniement de leur sexe, elles vont jusqu'à faire vœu de simplicité de parure; elles réalisent leurs diamants pour agioter. — Quel livre est jeté sur les sofas? — *L'Opération des changes*, par Ruelle. »



Le Sultan parisien, ou l'embaras du choix d'un nouveau riche, d'après une gravure d'époque.

(Extrait du *Nouveau Tableau de Paris en 1798*, par MERCIER.)

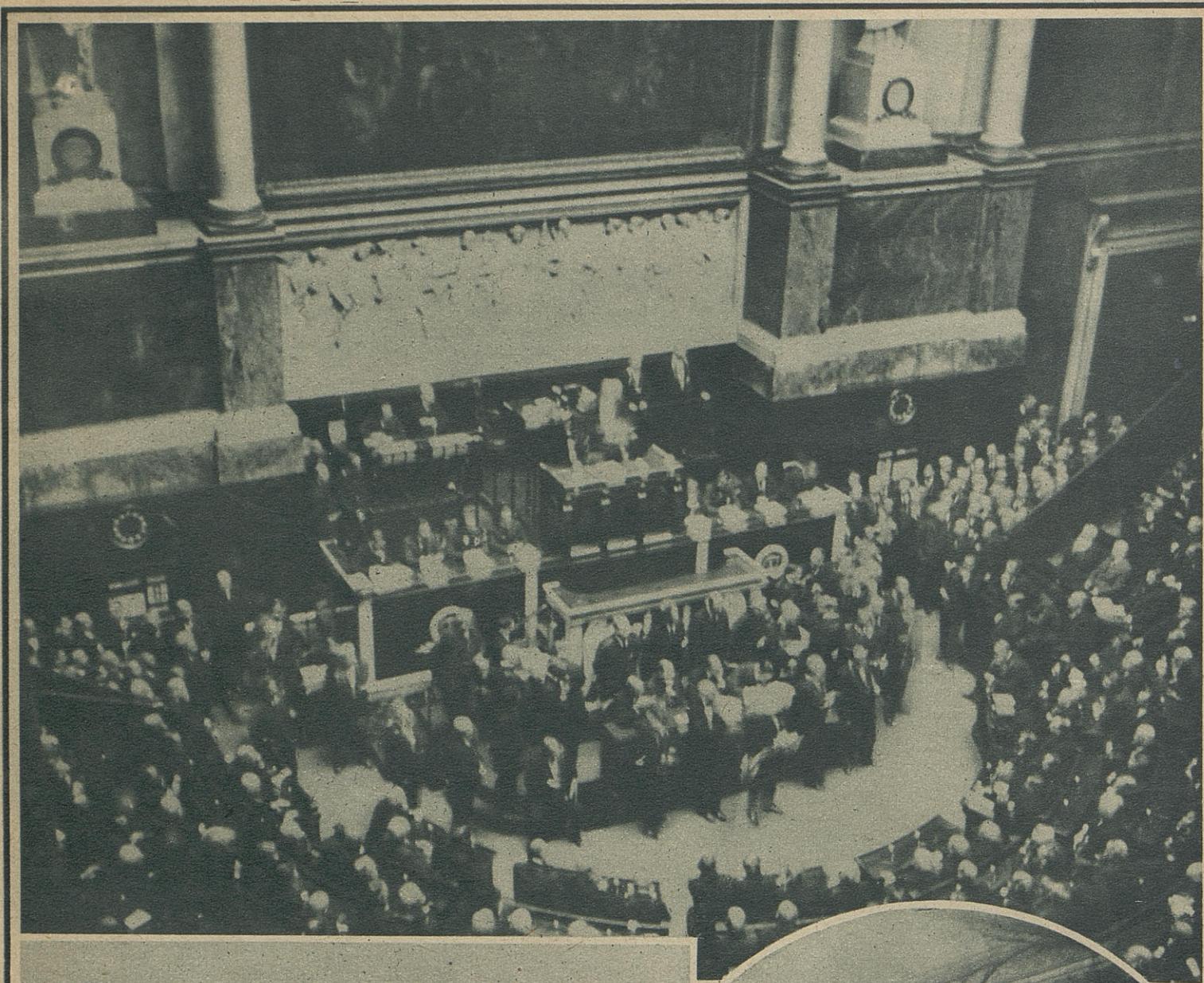
QUELQUES VEDETTES DE L'ACTUALITÉ THÉÂTRALE



Au centre, et le chef surmonté d'un pittoresque panache de plumes blanches, c'est Mistinguett, dont le prestige sur le public du Casino de Paris est toujours sans rival. A gauche, en haut, miss Campton, qui triomphe à la Potinière; à droite, Régiane, inimitable dans la *Vierge folle*. En bas, à droite, Régine Flory, à gauche Spinelly, deux artistes de race, aux dons les plus précieux et les plus rares. Au-dessous de Régiane, M<sup>lle</sup> Collinet qui vient d'être révéler dans *Monsieur Dassoncy*, à l'Odéon.

*J'ai vu.*

UNE JOURNÉE HISTORIQUE A LA CHAMBRE FRANÇAISE : LUNDI 8 DÉCEMBRE 1919



*Le général de Castelnuovo (au milieu) arrive au Palais-Bourbon.*



**DEVANT LA CHAMBRE**

Cette séance de la rentrée des Chambres fut un événement qui a sa place marquée dans l'Histoire. Plus de trois cent cinquante nouveaux députés faisaient en effet leur entrée dans la vie publique et à la tribune du Palais-Bourbon, l'Alsace et la Lorraine venaient proclamer par les voix de leurs mandataires qu'elles sont françaises, ne cessèrent jamais de l'être et le resteront toujours. Spectacle unique et grandiose que celui de la Chambre présidée par un Alsacien, M. Siegfried, donnant la parole à un Lorrain pour proclamer l'union indissoluble des Français de la Moselle et du Rhin et des Français du reste de la France ! Depuis les heures de la grande guerre et de la victoire, jamais on n'avait vécu des minutes aussi sacrées !

## La Goinfrerie des Princes allemands



la seule tête appréciable de la vie. Georges-Guillaume, duc de Zell, la pare des portraits de ses aïeux comme pour les prendre à témoin qu'il perpétue avec conviction leurs beaux principes de chère-lie. Un autre prince, plus réaliste encore, agrémente les murailles de la sienne d'une simple batterie de cuisine en cuivre poli.

On n'entre dans ces salles augustes qu'avec une sorte de respect, précédé par des trompettes qui annoncent bruyamment l'heure entre toutes bénie. Les officiers de bouche pullulent, revêtus de magnifiques livrées, et les pages qui ont mission de réfréner la malpropreté des convives. Les tables — particulièrement à la cour du duché d'Oldenbourg, longtemps célèbre en Allemagne pour la magnificence de ses festins — sont ornées avec une fantaisie bien tudesque. Il n'est pas rare d'y contempler, parmi les plats, des arbres artificiels dont les feuilles et les fruits sont tissés de soie et d'or. Devant les invités sont placés, sur des soucoupes, de gigantesques verres dits de parade, mais qui ne sont point de parade.

Les mets sont accumulés à l'avance sur des dessertes, car les princes allemands, talonnés par un appétit furieux, n'aiment pas à attendre et d'innombrables officiers et valets s'efforcent, avec une hâte fébrile, de n'exciter point leur colère. Parfois, dans les occasions solennelles — au sacre, par exemple, de Frédéric III, roi de Prusse — les grands maréchaux vont quérir les plats à cheval, en grand cortège, accompagnés de timbaliers et de trompettes. Ce sont alors des bœufs entiers que l'on sert sur la table du monarque, tout rôtis et farcis de volailles. Le plus souvent on se contente de plus modestes victuailles. Les pâtés ont la grande faveur, pourvu qu'ils soient imprégnés de toutes les épices qui stimulent la soif. On goûte fort aussi la soupe à la bière ou au vin, la bouillie d'avoine au vinaigre, la salade de choux au lard, la purée d'oignons au gingembre, les crêpes aux harengs saurs, la divine choucroute aux choux rouges et le boudin, mangeaille, pour tout estomac allemand, supérieure à l'ambroisie.

Devant ces tables princières, il n'est pas question de grignoter avec mignardise. On bâfre, on s'emplit. Les bouches sont pareilles à des entonnoirs qui travaillent à combler le trou sans fond de l'estomac. On avale, telle Elisabeth-Charlotte de Bavière, jusqu'à ne plus pouvoir remuer. D'aucuns, parmi les princes, veulent que personne, dans leur capitale, n'ignore quelles voluptés leur communiquent les vins engloutis par leurs gosiers avides. L'électeur de Brandebourg fait tirer le canon, aux jours importants de son règne, chaque fois qu'il porte à ses lèvres le gobelet d'or. Cela cause grande dépense d'artillerie. Mais il ne s'en plaint point. A la cour de Hanovre, le budget de bouche excède le budget de la guerre et le premier cuisinier reçoit des gages supérieurs à ceux d'un ministre d'État.

Au cours des agapes suscitées par le moindre prétexte, on oublie volontiers que la bière est boisson nationale.

(A suivre.)

ÉMILE MAGNE.

TEL il était à l'époque où Varus l'attaquait dans ses repaires, tel est encore le Teuton d'aujourd'hui. Il n'a pas avancé d'un pouce dans les voies humanitaires où ses socialistes prétendaient le conduire. Du moins pouvait-on espérer que ses princes, éduqués par les maîtres de la science allemande, avaient peu à peu dépouillé la bestialité de leurs ascendants. Or, on a constaté le contraire, et qu'ils se contentent d'être leur triomphant aboutissement dans le mal. Pour comprendre jusqu'où peut aller leur brutalité, il faut savoir quelles précieuses doctrines leur furent inculquées. De même, lorsqu'on s'étonna de voir S. A. R. le Kronprinz et Sa Dilection le duc de Brunswick en perpétuel état d'ébriété parmi les caves françaises pillées, il est bon d'apprendre quelles traditions leur transmièrent leurs ancêtres. La présente étude aura pour objet de montrer le prince allemand à table.

C'est un spectacle curieux. Du nord au sud, de l'est à l'ouest, les mille roitelets de l'ancien empire préconisent les délices de la gueule. Peu leur importe de ne posséder plus, dès l'adolescence, l'élasticité des membres et l'élégance de la silhouette. Les heures passées à s'empiffrer sont pour eux parmi les plus ineffables de la vie.

A travers toute l'Allemagne, la salle à manger est la pièce de prédilection. On la décore non selon certains rites esthétiques, mais selon ses goûts particuliers. Georges de Wurtemberg, à qui plaisent les images de kermesse, l'enguirlande de fleurs et de verdure, car, pour lui, manger est



— Pourtant, Herr Doktor, il mange comme quatre et boit comme six ! Je me demande vraiment ce qu'il lui faudrait ?  
— Mein Gott !... Un deuxième estomac.

J'ai vu.

# Les Échos de J'ai Vu...

## LES EXPERIENCES DU D<sup>r</sup> VORONOFF

Nous avons tout dernièrement consacré à ce magicien qu'est le D<sup>r</sup> Voronoff un article documentaire qui troubla profondément quelques-uns de nos lecteurs. « Sans doute, nous écrit l'un d'eux, le D<sup>r</sup> Voronoff a expérimenté sa greffe des glandes interstitielles sur des animaux et a obtenu de merveilleux résultats. Il leur a redonné la jeunesse et tous ses attributs. Mais a-t-il opéré sur des hommes? »

Voici de quoi satisfaire la curiosité de notre correspondant, et c'est notre excellent confrère la Vie féminine qui nous en fournit le moyen. Nous trouvons en effet sous la signature autorisée de Charles Torquet, les lignes qui suivent :

« Il y a, dans Paris, deux vieillards qui ont recommencé Faust. Ils se sont laissés séduire par Méphistophélès. Ils étaient vieux et cassés, même trop vieux pour leur âge. Le D<sup>r</sup> Voronoff leur a greffé les glandes interstitielles de singes supérieurs (orangs-outangs? chimpanzés? gibbons?). Une petite opération de rien du tout avec simple anesthésie locale : faible incision, introduction de nouveaux tissus, suture... L'assimilation est des plus rapide.

« Le D<sup>r</sup> Voronoff, naturellement,



Le prince de Galles rentrant en Angleterre, se distrait des longueurs du voyage.

n'a pas voulu donner d'indications précises sur ses clients. L'une des opérations remonte à sept mois, l'autre à trois seulement. La seconde, dit le docteur, est trop récente pour qu'on puisse se prononcer, mais la première est concluante. Elle a été faite sur un homme de soixante-six ans, un homme en vue, paraît-il, et consacré aux affaires publiques. Cet homme était épuisé, précocement vieux à la suite d'un vie de surmenage ; marchait courbé. Il était faible et décrépité.

« La greffe dans son organisme des glandes interstitielles d'un singe supérieure en état de jeunesse et de santé a produit sur lui un effet surprenant. Certes, ses cheveux sont restés blancs et son visage n'est pas exempt de rides, mais sa stature s'est redressée. Il marche droit, la tête haute, l'air résolu. Il dort bien et a retrouvé l'appétit d'un homme dans toute la force de l'âge. On peut dire sans exagération qu'il est redevenu jeune ! »

## LE SAUVETAGE DE GUILLAUME II

Un livre de souvenirs signé d'un diplomate anglais vient de paraître à Londres et nous en détachons l'anecdote suivante :

La scène se passait en 1880 sur les lacs de Postdam où lady Amphill, femme de l'ambassadeur d'Angleterre, canotait sur une petite embarcation. Elle invita le jeune Guillaume de Hohenzollern à entrer avec

elle dans le bateau pour y prendre des leçons d'aviron. Elle lui expliqua en même temps qu'il s'agissait d'un bateau très léger et qu'il ne devait y pénétrer qu'avec beaucoup de précautions. « Guillaume de Hohenzollern qui, de sa vie, n'avait jamais voulu recevoir un conseil de qui que ce fût, répondit à l'invitation en sautant dans la barque du haut de l'embarcadère ; le bateau chavira et il se trouva sous seize pieds d'eau, en compagnie de lady Amphill. Le prince Guillaume, par suite de son infirmité, était absolument incapable de nager ; mais lady Amphill qui était très bonne nageuse, réussit, toute incom-



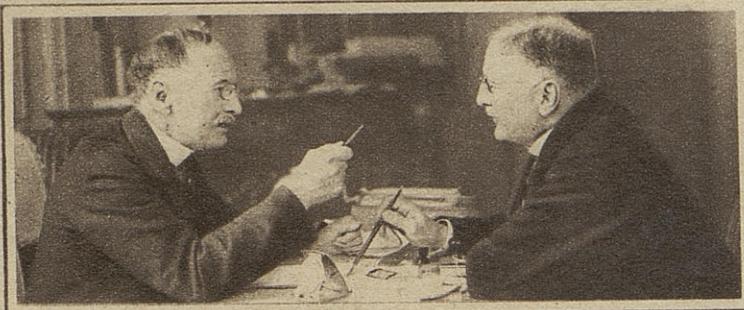
M. Siegfried, député de la Seine-Inférieure, doyen de la Chambre des Députés.

quelque chose comme la résidence d'un grand quartier. Le maréchal de Hindenburg, alors très populaire, avait emprunté, pour diverses randonnées, une automobile. Au moment de congédier le chauffeur, Hindenburg lui remit, en guise de pourboire,

domestique, si vous ne voulez pas accepter les pourboires.

L'histoire est piquante. Il faut croire qu'elle plut à Berlin, à Leipzig, à Cologne et à Munich, car, un de nos amis, prisonnier en Allemagne, eut l'avantage de lire une historiette analogue dans nombre de journaux allemands.

Cela se passait dans les services de l'arrière, tout à fait à l'arrière du front,



Les frères Charles et Norton Prince auxquels le gouvernement de la République vient de remettre le ruban de la Légion d'honneur. (Cl. Meys.)

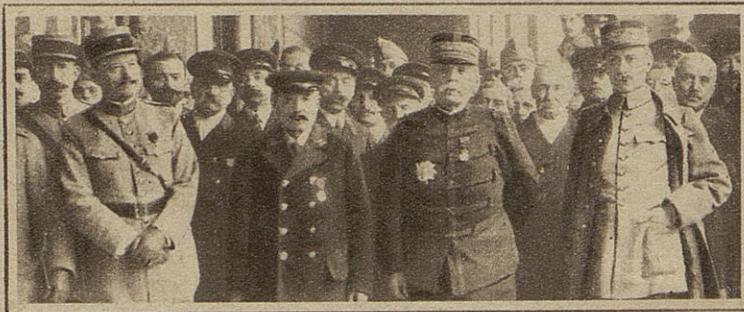
modée qu'elle fût par le poids de ses vêtements, à le soutenir dans l'eau pendant cinq minutes ; on vint alors à leur secours et tous deux furent sauvés.

Gageons que nul, en Angleterre, ne demandera quelque médaille de sauvetage pour lady Amphill.

un billet de dix marks. Le chauffeur s'excusa et, s'inclinant :

— Excellence, vous ne me reconnaissez pas?... Je suis le comte de...

— Oui, je vous ai parfaitement reconnu, répondit le terrible maréchal. Mais quand, avec votre nom et votre carrure, on fait le métier qu-



Le général Niox quitte les Invalides. Il y laisse des regrets unanimes. Le général Malletierre, son gendre, lui succède. (Cl. Pad.)

## LES TRANSFORMATIONS D'UN ECHO.

En octobre 1914, l'Homme enchaîné publiait un spirituel écho où l'on parlait d'un jeune embusqué qui conduisait une automobile militaire, à Paris. Il eut un jour à conduire, pour différentes courses, dans la capitale, un officier du ministère de la Guerre, qui, pour remercier le conducteur, lui tendit un billet de cinq francs comme pourboire. Mais le chauffeur répondit :

— Merci, je suis millionnaire.

Et il refusa le billet de l'officier qui, aussitôt, répliqua :

— Vous avez tort, à votre âge et avec votre carrure, de faire un métier de

vous avez choisi, on doit s'attendre aux risques qu'il comporte.

Ainsi tout se retrouve démarqué, et le ton inflexible de l'homme « à la statue de bois » y est donné, par-dessus le marché.

Or, Bonsoir, rappelant le premier écho, l'authentique, ajoutait que l'officier aux cent sous était un de nos plus notoires directeurs de théâtre.

Complétons à notre tour : le directeur de théâtre s'appelaient M. Abel Deval, de l'Athénée, et le jeune chauffeur, « embusqué et millionnaire », était autre que Pierre Lenoir.

## PERSHING ET ROOSEVELT.

Au temps de la guerre cubaine, Pershing était capitaine adjudant-major de

son régiment. A la gauche de son unité, se trouvaient les Rough Riders commandés par Théodore Roosevelt.

Les mules étaient, alors, considérées à Cuba comme un bien particulièrement précieux et Pershing avait perdu deux de ces animaux rares. Mais le colonel Roosevelt avait, lui aussi, perdu plusieurs mules. Or, tous deux, en même temps, découvrirent deux mules errant dans les taillis.

Roosevelt était convaincu qu'il avait retrouvé ses mules ; Pershing était aussi convaincu de son côté qu'il avait retrouvé les siennes. Une discussion homérique s'engagea entre les deux hommes ; la nuit était profonde et, sans se reconnaître, ils s'injurèrent en une langue extraordinairement imagée. Et, dans ce duel oratoire, Pershing, sans doute, employa les arguments les plus énergiques, car ce fut lui, en fin de compte, qu'emmena les deux mules.

## ATROCITÉS BOLCHEVISTES.

Dans un de ses derniers numéros, le Times a publié une lettre d'un officier anglais servant en Russie qui rapporte, comme témoin oculaire, un certain nombre d'atrocités bolchevistes. Il annonce l'envoi d'une



Le prince de Galles jouant au football à bord du bâtiment qui le ramenait en Angleterre.

série de photographies de cadavres mutilés. L'opinion anglaise s'est émue et demande une enquête et la publication de ces photographies impressionnantes.

## LA BOURSE

Toutes les valeurs ont payé plus ou moins leur tribut à la baisse, pendant la semaine qui vient de s'écouler.

D'un côté, les disponibilités que nombre de capitalistes ont dû se créer en vendant des titres pour souscrire aux obligations du Crédit National, d'autre part la hausse persistante des changes ont pesé sur les cours.

Le marché de nos Rentes laisse à désirer. De la lourdeur sur les valeurs de transport et de navigation, sur les charbonnages, les titres métallurgiques. Le groupe des grandes Banques est affecté par de allègements.

Les favorites de la spéculation, telles que les valeurs de pétrole et de caoutchouc ont été faibles et en réaction sensible.

Mais le fait qui domine c'est la continuation de la hausse des changes. On parlait il y a quelque temps du dollar à 10 francs et de la livre à 40 francs ; ces cours ont été dépassés et rien ne fait prévoir une atténuation. Les difficultés, certes, sont grandes mais il faut espérer qu'on tâchera enfin d'y remédier autrement que par des paroles.

G. LAVAINE.



M. Feytaud, sénateur des Bouches-du-Rhône, qui vient de mourir.

## LES EMBARRAS ET LES MYSTÈRES

V A-T-ELLE déménager, la fourrière ? voilà vingt-cinq ou trente ans qu'on en parla pour la première fois... Voilà sept ou huit ans qu'on a, au conseil municipal, voté des crédits pour « son » déménagement. Des crédits fort convenables : 700.000 fr. Depuis sept ou huit ans, chaque fois que le directeur actuel de la Fourrière, et son prédécesseur, signalaient quelque défectuosité de leur établissement aux Bureaux, les Bureaux répondaient avec un bon sourire : « Oh !... puisque nous allons déménager... » C'est ainsi que depuis sept ou huit ans, à chaque jour d'averse, et un peu plus chaque fois, il pleut « dans la » Fourrière comme il pleut sur la ville, » ou plus exactement, comme il pleut au milieu de la rue... Assurément, ce n'est point dans le Cabinet du Directeur qu'il pleut, ni dans les laboratoires, mais partout — et là, comme il y pleut bien ! — sur la montagne chaotique, sur l'océan déchaîné, sur le tohubohu, sur le prodigieux bric-à-brac qui s'étale, s'enfle, prolifère dans le hangar de l'établissement, hangar le plus pittoresque et comblé de la façon la plus hétéroclite qui se puisse imaginer...

Des pavés du sol à la verrière du toit, c'est une foule indescriptible d'objets, ceux-ci ramassés sur la voie publique, ceux-là résultant de saisies opérées par autorité de justice dans les tripots et autres lieux maudits, ceux-là, enfin, provenant de larcins repris aux cambrioleurs et malandrins arrêtés devant qu'ils eussent mis leur rapine en lieu sûr. C'est de la sorte que dans ce hangar s'accumulent bizarrement enchevêtrés, des phonographes, des appareils distributeurs de jetons, des lits et des literies, des mobiliers complets, des bibliothèques, des bicyclettes, des pianos, des billards !... Ces butins composites, casés les uns sur les autres, les uns dans les autres, aux galeries qui entourent le hangar, servent d'encadrement à une autre sorte de butin qui, lui,



ARRIVÉE D'UNE VOITURE MUNICIPALE CONTENANT QUELQUES MALHEUREUX TOUTOUS RAMASSÉS ÇA ET LÀ PAR LES « INVENTEURS ».



LE CHIENIL. UNE CENTAINE DE CAGES QUI S'ALIGNENT EN DEUX RANGÉES PARALLÈLES AU FOND D'UNE COUR ASSEZ TRISTE. ON TUE LES CHIENS NON RÉCLAMÉS.

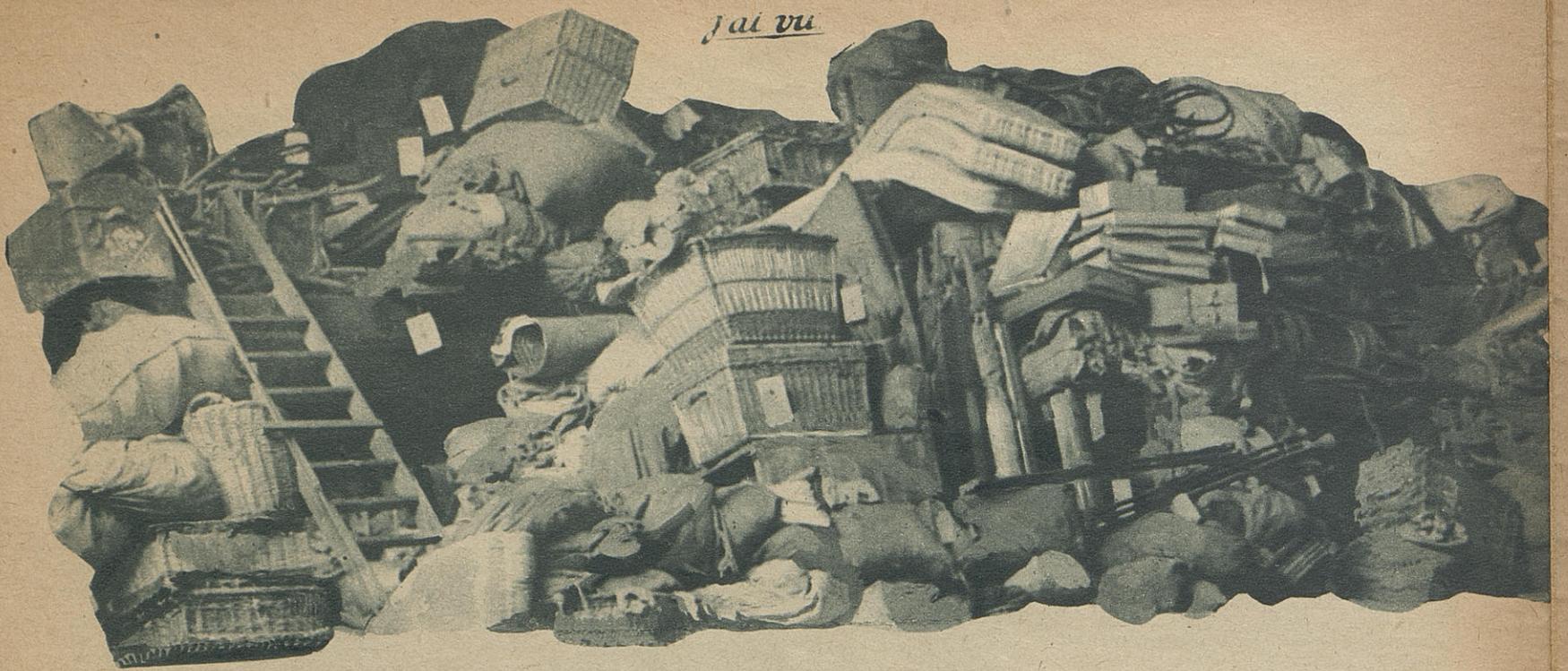
## DE LA FOURRIÈRE DE PARIS

s'entasse sur le pavé : charrettes à bras, tricycles-porteurs « oubliés » sur la voie publique et aussi bon nombre d'autos, quelques-unes fort convenables, qui se rouillent, se dévernisent, ou dont s'affaissent mélancoliquement les pneus.

Ces autos ont toutes une histoire. Une histoire assez macabre. Ce sont là autos qui ont toutes sur la conscience un accident, voire un meurtre... S'il est malaisé de localiser la conscience, en l'homme, machine horriblement complexe, il est plus facile de le faire en l'auto. Chacune de ces voitures, ici, porte visiblement la mémoire de son méfait, qui au radiateur balafre, qui aux ailes piteusement cabossées ou pendantes. Je n'eus point le courage, le jour que j'excursionnai en ce hangar, de rechercher les traces de sang aux carrosseries des plus coupables. Mais l'on ne balança point à m'affirmer que plusieurs étaient là pour avoir écrasé « du monde ». Quant aux conducteurs ou aux propriétaires de ces voitures, ils étaient en prévention de jugement, et c'est pourquoi leurs machines homicides ou catastrophiques attendaient dans ce hangar, confisquées, jusqu'au prononcé du jugement.

« Les objets recueillis sur la voie publique, me dit l'aimable guide qui me faisait visiter la Fourrière — s'ils sont de petite taille, parapluies, manteaux, par exemple, sont conservés au Service des objets perdus, à la Préfecture de Police. Ici nous sont réservés les objets « encombrants, embarrassants et lourds »... Vous admirez ce que cela donne, vu dans l'ensemble... Lorsque nous avons à libérer ou à rendre à son propriétaire quelques-uns des objets que vous contemplez, il faut à nos garçons des miracles d'acrobatie pour atteindre et dégager l'objet demandé du magma général... Aussi bien ce hangar a-t-il été choisi dans un temps où l'on devait croire, semble-t-il, que Paris ne s'agrandirait jamais... »

Passé le hangar, c'est le chenil. Une



*J'ai vu*

LE PRODIGIEUX BRIC-A-BRAC D'OBJETS DE TOUTES SORTES RAMASSÉS SUR LA VOIE PUBLIQUE OU SAISIS PAR AUTORITÉ DE JUSTICE DANS LES TRIPOTS ET AUTRES LIEUX MAUDITS QUI S'ACCUMULENT A LA FOURRIÈRE.

centaine de cages s'alignent en deux rangées parallèles, dans une longue cour assez triste.

— Ceux de ces chiens, demandai-je, qui ne seront point réclamés par leurs propriétaires, peuvent-ils être donnés, ou tout au moins confiés à des gens, amis des chiens, honorables, et faisant la preuve de leur honorabilité, et offrant toutes garanties, quant au traitement assuré au chien...

— Point ! me répondit-on. Les chiens non réclamés *seront tués*. Un décret barbare régit encore leur destin. Le 15 janvier 1919, la Préfecture rendit un arrêté dont l'article 4 était ainsi rédigé... « Jusqu'à ce qu'il en soit autrement ordonné, et tant que les menaces de rage subsistent à Paris et dans les communes du département de la Seine, les chiens amenés à la Fourrière par des personnes qui les auront trouvés seront rendus à leur propriétaire seulement et non aux inventeurs... »

« Or, il n'en a pas encore été autrement ordonné » malgré que les menaces de rage de janvier 1919 ne soient plus qu'un souvenir. Les chiens sont tués, monsieur, les cadavres sont vendus à une usine de Saint-Denis. Cette usine paye de 44 à 46 centimes par peau. « Par peau » est un euphémisme. En fait, c'est tout le chien qu'on leur baille pour ce prix-là. Et vous n'imaginerez jamais tout ce qu'on peut tirer d'un chien mort.

Mon guide s'interrompt :

— Ne jugez-vous point pittoresque ce nom que l'Administrateur a su découvrir pour désigner le brave homme qui trouve un chien errant, ou une voiture à bras abandonnée. L'Administration qualifie le brave homme d'*inventeur*. Évidemment, c'est très correct, étymologiquement parlant. *Invenire*, trouver. Mais tout de même, on a plutôt accoutumé d'employer ce mot pour les Gutenberg ou les Denis Papin.

— Monsieur, dis-je, si *invenire* veut dire : trouver, il n'en est pas moins qu'en bon français, *inventer* veut dire : « Imaginer le premier quelque chose de nouveau. » Et encore : « Créer par la force de son imagination. » C'est l'Administration qui, permettez-moi cette expression, a été « un peu fort »...

— Elle va toujours si doucement... Pour une fois... répondit avec mansuétude mon guide.

Il ajouta :

— Il y a mieux. Le chien doit être abattu en vertu d'un décret concernant la rage. Bien. Mais pensez-vous, il n'y a plus de rage... Tout au moins à l'état épidémique qui motiva le décret... Ah ! monsieur. Penser ainsi est mal connaître l'Administration. On abat *d'abord* le chien trouvé. Et puis, on l'autopsie pour voir s'il *avait* la rage. Telle est encore l'application de l'arrêté de janvier 1919...

— Pauvres toutous ! dis-je en regardant tristement un admirable sloughi qui me regardait, lui aussi, comme pour me supplier de l'emmener de là...

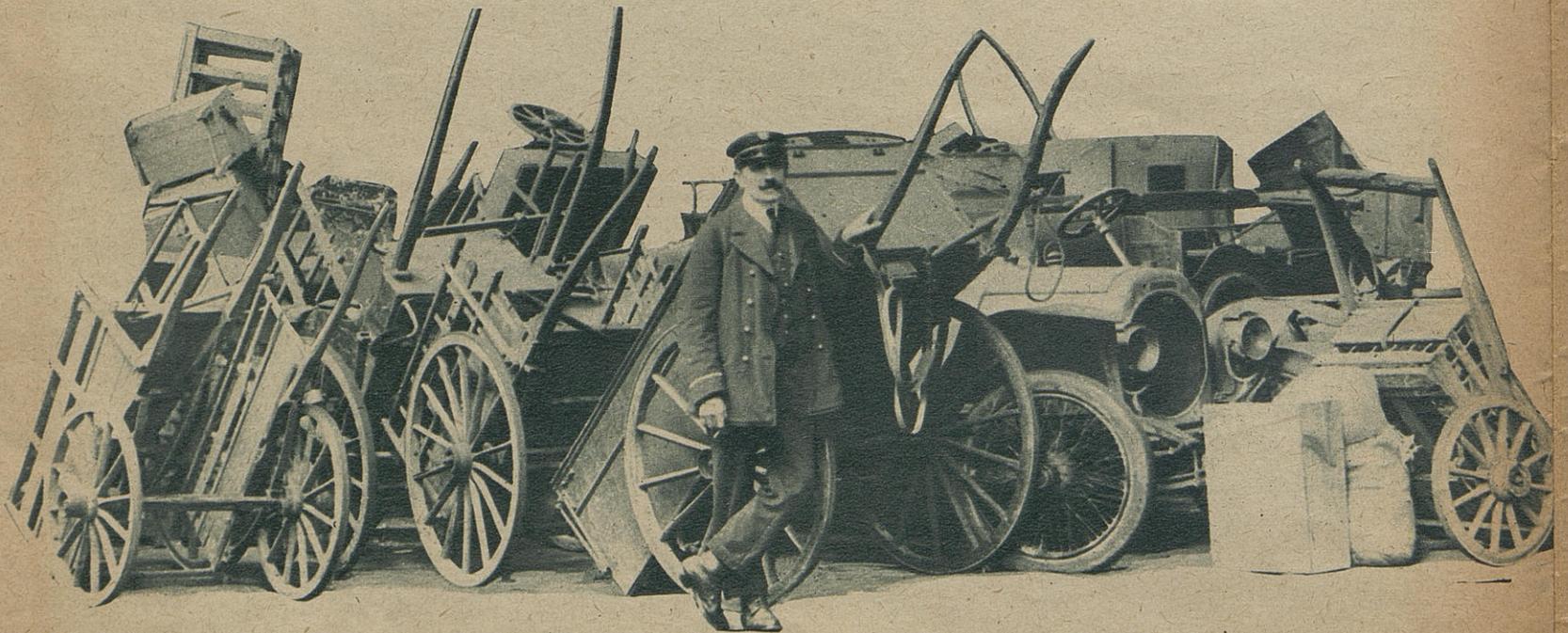
Mais j'étais venu pour savoir si la Fourrière allait bien déménager.

Or, le problème, pendant depuis sept ou huit ans, n'est pas encore résolu. M. Rollin, conseiller municipal du quartier, avait promis aux habitants logés près de la Fourrière de les débarrasser d'un établissement si désagréable.

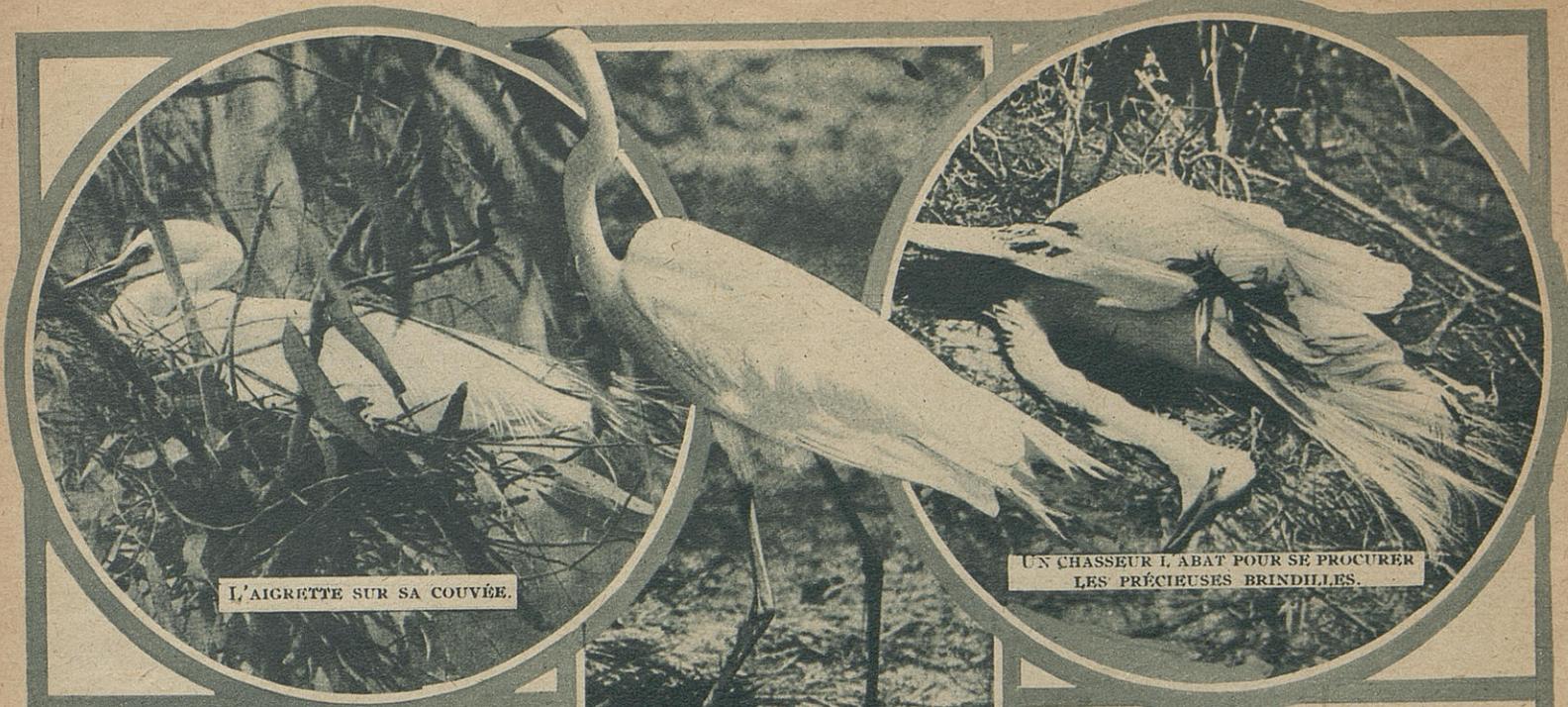
— Mais, avancent les défenseurs de la Fourrière actuelle, si l'on doit mettre les chiens dans un sous-sol, que n'utiliserez-vous, sans rien déménager, l'immense crypte de l'ancien monastère des Célestins, qui communique directement avec la Fourrière ? Celle-ci est rue de Pontoise, celle-là est rue de Poissy, et des chemins souterrains les relient...

Les partisans de Vaugirard, les partisans de la crypte des Célestins sont encore sur leurs positions. La Fourrière déménagera-t-elle ? En attendant, il pleut sur les pianos, sur les billards, sur les literies, sur les autos, sur les bécanes et sur les phonographes, il pleut sur le si pittoresque capharnaüm du vieil hangar.

ANDRÉ ARNVELDE.



LE COIN DES CHARRETTES A BRAS ET D'AUTOS QUI ONT TOUTES SUR LA CONSCIENCE UN ACCIDENT, VOIRE UN MEURTRE. IL EN EST QUI GARDENT SUR LEUR CARROSSERIE DES TRACES DE SANG.



L'AIGRETTE SUR SA COUVÉE.

UN CHASSEUR L'ABAT POUR SE PROCURER LES PRÉCIEUSES BRINDILLES.



ELLE S'AVENTURE HORS DE SON NID POUR CHERCHER LA PITANCE DE SES PETITS.



... CEPENDANT, LES PETITS COMMENCENT A TROUVER BIEN LONGUE L'ABSENCE DE LEUR MÈRE.



LEUR INQUIÉTUDE AUGMENTE EN MÊME TEMPS QUE LEUR FAIM.



ÉPÉRDUMENT, ILS PIAILLENT LEUR DÉTRESSE...



ÉT, L'UN APRÈS L'AUTRE, ILS EXPIRENT DANS LES TORTURES DE LA FAIM.

**LES FEMMES IGNORENT LES DRAMES QU'OCCASIONNENT LEUR GOUT DE LA PARURE**

Rien de plus poignant que ces photographies prises sur le vif et qui constituent contre le goût des parures inutiles le plus terrible des réquisitoires. Pour orner son toquet d'une plume rare, que de meurtres pitoyables! Pas une de nos lectrices qui n'ait un serrement de cœur devant

cette page. La publication de ces mêmes documents en Angleterre décida immédiatement toutes les coquettes chez qui le sentiment de la pitié subsiste à fonder une ligne dont toutes les adhérentes devaient jurer de renoncer à se passer désormais des plumes obtenues au prix d'un tel massacre.



LE CÉLÈBRE TABLEAU DE COURBET : « L'ATELIER ». VENDU 5 000 FRANCS PAR L'ARTISTE, IL FUT ACHETÉ 900 000 FRANCS PAR LE BANQUIER DESFOSSÉS. (Cl. Vizzavona.) (Fragment.)

## Misères d'Artistes et Mercantis millionnaires

D'ORÉNAVANT, nous ne verrons plus de grands artistes trépasser de cette triste maladie que maître Alcofiébas nommait « faute d'argent », alors que leurs œuvres sont disputées par les Crésus à coups de millions.

Après avoir pris connaissance du rapport très étudié, très documenté et fortement motivé de M. Léon Bérard, la Chambre vient de voter, sans discussion, la proposition de loi de M. André Hesse qui prévoit un « droit de suite » en faveur des artistes à chaque vente publique de leurs œuvres, pendant les délais impartis à la propriété littéraire et artistique.

Désormais les artistes, peintres et sculpteurs auront un droit inaliénable sur celles de leurs œuvres qui passeront au jeu des enchères publiques, et le même droit appartiendra à leurs héritiers et ayants cause, tels qu'ils sont désignés par la loi du 14 juillet 1866.

Le tarif du « droit de suite » est ainsi fixé : un pour cent de mille à dix mille francs ; un et demi pour cent de dix mille à vingt mille francs ; deux pour cent de vingt mille francs à cinquante mille ; trois pour cent au-dessus de cinquante mille francs.

Evidemment, cette quantité est beaucoup trop faible. Tout de même, le principe est créé ; c'est aux artistes, maintenant, à s'organiser pour la défense de leurs privilèges, comme l'ont fait les gens de lettres et les auteurs dramatiques.

Cette question du « droit de suite » était en discussion depuis plus de quarante ans dans les milieux artistiques et politiques. On en sait le départ sentimental. Des centaines et des centaines de grands artistes vécut et moururent dans la misère, alors que leurs tableaux, cédés à vil prix, atteignaient des enchères fantastiques.

On a souvent rappelé le cas de la veuve du paysagiste Lépine qui mourait de faim dans un coin de banlieue alors que les tableaux de son mari, dédaignés naguère, étaient devenus d'un fructueux négoce.

Hélas ! Lépine n'est pas une exception dans l'histoire des peintres. Elle est fort longue la

liste des noms qui, au cours des siècles, sont venus s'inscrire sur le martyrologe de l'art.

Dans l'antiquité, c'est Protogène de Rhodes qui à l'âge de cinquante ans peignait encore des carènes de navires, à défaut de travail plus rémunérateur. Dans les temps primitifs, c'est Stéphan Loehner, dont les musées allemands et anglais se disputent aujourd'hui à prix d'or les tableaux et qui mourut à l'hôpital de Cologne. Plus tard, c'est Rembrandt, mourant inscrit au bureau de bienfaisance d'Amster-

dam, c'est Cuyp, succombant à la misère au milieu de chefs-d'œuvre dont un des moindres devait au XIX<sup>e</sup> siècle atteindre le chiffre de 41.000 francs ; c'est Ruysdaël, le grand paysagiste, dont les toiles valent aujourd'hui des centaines de mille francs, expirant incompris dans la réclusion d'une chambre d'hôpital ; c'est le Corrège, enfin, mourant à la peine pour subvenir aux besoins de la famille.

Veut-on des chiffres ? Quelques années après la mort de Rembrandt, le *Portrait* du peintre par lui-même, qui est au Louvre, fut vendu à Amsterdam pour la somme de 12 francs. La *Nativité* du même peintre, qui est au palais de Buckingham, fut vendu à la Haye pour 305 francs. La *Bethsabée* du Louvre qui fut adjugée en 1914 pour un million, fut cédée pour quelques sols par le grand artiste que poursuivaient ses créanciers. Carrache dut céder sa grande *Résurrection* du Louvre pour une mesure de vin et une de grain. Le Poussin, à trente ans, ayant peint deux batailles sur des toiles d'un peu plus de trois pieds, fut heureux de les céder pour sept écus chacune. Watteau donnait à son coiffeur deux petits tableaux pour prix d'une perruque. Le XIX<sup>e</sup> siècle a connu les mêmes détresses. Sans doute on a vu des portraits et des peintres de genre à la mode réaliser de leur vivant d'énormes fortunes. Sans doute des petits tableaux ont été vendus par Meissonier à raison de 200 francs le centimètre carré. Sans doute un Herkomer a pu gagner 250.000 francs par an pendant une longue période. Sans doute un Alma Tadema a pu vendre un seul de ses tableaux 100.000 francs. Mais à côté de ces artistes millionnaires que de génies mourant de faim.

La misère fut grande chez Millet. En 1848 il dut échanger six beaux dessins contre une paire de souliers. Entrons dans son atelier de Barbizon. Qu'y trouvons-nous ? Un homme en sabots, vêtu d'un tricot de campagnard. Il est en train de peindre l'*Angelus* qui sera acheté un jour par un Chauchard au



REMBRANDT PEINT PAR LUI-MÊME.

Ce portrait fut vendu à Amsterdam pour la somme de 10 francs ! Les œuvres de ce maître admirable, qui dut dans sa vieillesse se faire inscrire au bureau de bienfaisance d'Amsterdam pour ne pas mourir de faim, se disputent à coups de millions et ont enrichi des générations de marchands de tableaux.

## J'ai vu.

prix d'un million. Pour le moment, il se demande s'il en tirera de quoi payer le boulanger qui ne veut plus faire crédit, l'épicier qui menace, le tailleur qui veut faire saisir. Depuis quinze ans, il est aux prises avec les huissiers qui frappent à la porte. Depuis quinze ans, il se demande comment il parviendra à nourrir sa nombreuse nichée. S'il quitte son pinceau, c'est pour écrire à un ami : « C'est le vrai moment de crier comme Panurge pendant la tempête : « Au secours, mes amis, je nage ! je nage ! » avec cette immense différence que nous nous noyons à sec... Enfin voici l'extrême bout du rouleau... Nous avons du bois pour deux ou trois jours encore et nous ne savons comment nous en procurer, car on ne nous en donnera pas sans argent. Les enfants ne peuvent rester sans feu. Tant pis pour la fin du mois ». Puis le vaillant artiste se remet à peindre, ne se doutant guère qu'une fortune est en train d'éclorre sous ses doigts.

Paul Gauguin, le peintre de Tahiti et des îles Marquises, dont on vient de publier les lettres, connut une pareille détresse. A un de ses amis qui lui avait reproché de ne pas peindre assez *abondamment* l'artiste écrivait, un jour : « Il faut compter avec la dépense des couleurs. Je n'en ai presque plus, malgré l'économie. Si vous me trouvez quelqu'un, qui m'assure pendant cinq ans 2.400 francs par an, plus les couleurs en abondance, je ferai tout ce qu'on voudra ; je peindrai dans la pâte, ce qui demande trois fois plus de temps. »

Trouver 2.400 francs par an ! Où donc étaient alors (1896-1902) les marchands qui s'enrichissent aujourd'hui des moindres rognures de sa palette ?

Monnaie d'or pour le spéculateur, monnaie de singe pour le créateur : voilà ce que fut trop longtemps la gloire pour nos meilleurs artistes dont certains ont pu constater de leur vivant qu'ils avaient été honteusement spoliés. Témoin le grand peintre Degas qui, le jour où ses *Danseuses à la Barre* furent adjugées à douze cent mille francs, disait mélancoliquement à un de ses amis : « Je me fais l'effet du cheval qui vient de gagner le grand prix. »



LE CORRÈGE ET MILLET, LE FAMEUX PEINTRE DE L'« ANGLAIS ». Tous deux connurent une vie de jeûne et pleine de soucis matériels.



« BORDIGHERA », un des plus beaux tableaux de Claude Monet, vendu un prix dérisoire.



« LA VALLÉE DE LA TOUCQUES » PAR TROYON, vendu moins de cent francs par l'artiste et 22.000 par les marchands de tableaux.



Le fameux peintre Renoir qui vient de mourir.

Le feu des enchères, cela réchauffe les vendeurs, les commissaires-priseurs et les experts, mais les artistes qui l'allumaient étaient condamnés à souffler dans leurs doigts. Qu'on en juge plutôt par les chiffres suivants :

En six ans, la *Baigneuse* de Millet est montée de 29.100 francs à 48.000 fr. (vente à la galerie Ledelmeyer, le 26 mars 1892) ; le *Paysage. souvenir d'Italie*, de Corot, a passé de 3.300 fr. à 17.300 francs ; la *Fiancée d'Abydos*, de Delacroix, payée 470 francs en 1854, fut vendue 1.270 francs en 1858, 1.350 en 1859 et, en 1882, atteignit la somme de 15.000 francs. Vers 1850, Troyon trouvait difficilement à écouler une toile pour vingt-cinq francs ; aujourd'hui, on regrette, en Angleterre, d'avoir laissé échapper sa *Vallée de la Touques* qu'on pouvait avoir pour 25.000 francs. La *Remise de Chevreuils* de Courbet a passé de 35.000 francs de la vente Lepel-Cointet à 76.000 francs à la vente Secrétan. Telle peinture, pour laquelle Claude Monet et Renoir trouvèrent difficilement acquéreur au prix de 40 francs, « fait » aujourd'hui 40.000 et plus encore. La *Salomé* d'Henri Regnault fut achetée pour 4.000 francs par M<sup>me</sup> Cassin, lorsqu'on vendit l'atelier de l'artiste en avril 1872. En mai 1912, elle fut à nouveau soumise au feu des enchères à la salle Drouot...

On débuta par une mise à prix de 100.000 francs. Parmi les amateurs figuraient M. Leprieur, agissant au nom de la Société des amis du Louvre, et M. Kucædler, de New-York. A 495.000 francs, M. Leprieur se tut... Les enchères montaient encore et M. Kucædler fut déclaré adjudicataire pour 480.000 francs.

De 4.000 à 480.000 francs l'écart est formidable. Les profiteurs de la gloire firent, ce jour-là, une bonne affaire, seuls, les héritiers de celui qui fut à la fois un peintre de génie et un héros ne touchèrent pas un centime. Avouons-le, il y avait là un scandale à faire cesser et une longue injustice à réparer.

Félicitons-nous que nos députés l'aient enfin compris.

ALBERT HOULGARD.



— ANDRÉ STAFFOURT  
 « Moi, monsieur le juge, je suis un type qui  
 le genre d'Henri IV. La poule au pot tous  
 dimanches, c'était mon principe.  
 (Dessin de Renard, d'après le Journal.)

## LES "MOTS"

« C'EST BEAU, un beau crime ! » s'écriait jadis J.-J. Weiss, dans un important quotidien conservateur ; et ce témoignage d'une admiration, toute spontanée et désintéressée s'il en fut, discréditait pour la vie le grave critique !

Celui-ci avait évidemment considéré le « beau crime » comme un « beau drame », en amateur de « belle ouvrage ». Depuis, les exploits de nos modernes apaches de cinéma et gentlemen-cambrioleurs, agences de main de maître par les grands spécialistes du coup de théâtre, ne semblent-ils pas venir tout exprès confirmer ce paradoxe d'hier ? Ma parole, on aurait presque envie de devenir criminel, rien que pour la vanité de ressembler à Arsène Lupin !

Veillez remarquer, en outre, qu'il n'est pas que le scénario d'admirable désormais : il y a aussi le dialogue ! La vedette du crime prononce des répliques qui font fortune, des « mots » que les historiens de l'avenir récolteront dans les almanachs, comme on collectionnait précieusement ceux de Voltaire ou de Mme de la Sablière !

Voyez plutôt Landru. Il a la barbe de Tristan Bernard, la calvitie de Pierre Wolff, les petits yeux profonds de Vincent Hyspa... et l'esprit de tous réunis !

Du moins, nous rapporte-t-on dans les gazettes ces traits qu'on prétend qu'il décoche à M. Bonin, juge d'instruction infortuné — et l'on s'amuse comme à Guignol bernant le commissaire !

Vraiment, si Landru a tué ses femmes, il a dû les faire mourir de rire ! — comme cet autre qui chatouilla patiemment la plante des pieds de son épouse, jusqu'à ce que, de hoquet convulsif, elle passât...

Mais la gloire, de quelque nature qu'elle soit, suscite toujours des négateurs et des envieux. Et tout crime lointain a sa légende. « Ceux qui ont vu 70 » nous ont conté que Troppmann avait été un mythe, une invention de l'Empire pour détourner les esprits de cette funeste guerre franco-allemande ! Pareillement, ce printemps dernier, on a prétendu que Landru n'était rien moins qu'une espèce d'alibi, l'homme de paille de nos signataires de la paix, chargé d'amuser la foule pendant que se poursuivaient les pourparlers intérieurs dont devait dépendre le sort du monde.

On n'a pas été, tout de même, jusqu'à dire que le sire de Gambais n'avait jamais existé — attendu que les géôles républicaines s'étaient bel et bien refermées sur sa personne ! La malignité publique se rattrape en insinuant que ses mots d'esprit sont apocryphes.

C'est un « bruit qui court » les couloirs du Palais et les salles de rédaction. M. Louis Marsolleau le rapporte dans l'*Eclair*, et ajoute



— LE CRIME DE CHARBON  
 — Voyons, Landru, un bon mouvement... dites-moi  
 qui vous a fourni tout ce charbon.

(toujours d'après les *on-dit*.) que les « mots » de Landru seraient en réalité de notre confrère M. Louis T..., qui les « suggérerait » à l'intéressé par l'intermédiaire du garde municipal chargé de convoquer l'inculpé chez le juge d'instruction !

La recherche de la paternité est maintenant autorisée. Pourquoi ne la tenterions-nous pas en ce qui concerne les « enfants » spirituels (ô combien !) de cette personnalité si parisienne qu'est devenu monsieur Landru ?...

Nos renseignements personnels, ainsi que les pièces de cent sous (en coupures) que nous avons généreusement glissés dans des mains complices, nous mettent en mesure de confirmer qu'on aperçoit, plus souvent qu'à son tour, un petit journaliste brun et méridional, dans les environs du cabinet de M. Bonin... De là à supposer qu'il existe des accointances de ce personnage imberbe avec le Barbe-Bleue de Vernouillet, c'est un pas de sept lieues que nous hésitons à franchir.

Nous préférons nous retrancher là-dessous, derrière notre interview avec Maître Navières du Treuil, défenseur de Landru.

— Je puis vous garantir (nous dit l'avocat) l'authenticité d'un certain nombre de réponses désormais célèbres, de mon client au juge Bonin ou à moi-même.

C'est moi qui lui conseillai, un jour qu'il souffrait des yeux, de mettre un bandeau, qui l'eût fait ressembler à l'Amour, à la Fortune...

« ...Et à la Justice ! » me répliqua-t-il.

Une autre fois, il se plaignit à moi en ces termes :

« Ne trouvez-vous pas, mon cher maître, que M. Bonin me questionne avec une insistance excessive ? C'est évidemment une habitude professionnelle ; mais moi, je n'oserais jamais l'interroger de cette façon. Je n'ai pas été élevé ainsi ».

Mais c'est surtout vis-à-vis de M. Bonin que la verve sarcastique de Landru se donne libre cours :

« Ce que sont devenues nos maîtresses, monsieur le juge ? Mais j'imagine que vous aussi,

— LANDRU PRESTIDIGITEUR  
 — Maintenant, si l'un de ces messieurs veut  
 bien me confier une dame qui l'embarrasse?...  
 (Dessin de R. Guérin, d'après l'*Œuvre*.)

## DE LANDRU

vous en avez eu quelques-unes... Pourriez-vous me donner leurs adresses ? »

Et sa fameuse défense de l'autorité paternelle :

« Monsieur, quand je donne des ordres à mes enfants, ils obéissent ; je n'admets pas qu'on puisse discuter l'autorité d'un chef de famille ; j'ai été élevé dans ces principes. Votre question m'étonne, je me demande comment vous élevez vos enfants ! »

Quand M. Bonin lui reprochait de dérober son regard, son illustre « regard magnétique » :

« Je ne sais que faire. Si je regarde à terre, vous me dites que je cache mon trouble ; si je vous regarde, vous me dites que je veux vous hypnotiser. Ma situation est vraiment pénible ! »

En voulez-vous encore, des mots de Landru ?... Nous n'avons que l'embarras du choix :

L'accusé fait rechercher pour sa défense une pièce qui demeure introuvable :

« Vous voyez, dit M. Bonin ; si cette pièce n'a pas été retrouvée dans vos papiers, c'est qu'elle n'existait pas.

« Vous concluez (répond Landru), parce qu'on ne retrouve pas une chose, qu'elle n'existe pas. Je pourrais vous dire, à mon tour, que si M<sup>me</sup> Guillin — une des disparues — ne se retrouve pas, c'est parce qu'elle n'existait pas ! »

« Ah ! encore un racontar de concierge ? Mais c'est le roman chez la portière que nous recommandons ! »

« Sait-on jamais où s'en vont les femmes qui vous quittent ?... »

« Ce que je voulais faire à Gambais ? Une usine. J'avais pensé à substituer aux conserves de viandes, cuites à l'étuvée, des quartiers rôtis ou grillés, dont la valeur alimentaire est bien supérieure. J'avais un procédé inédit. Mais cela, c'est mon secret... »

« Ne confondons pas : je n'ai point à prouver mon innocence, c'est à vous à prouver ma culpabilité. »

Puis nous parlons, M<sup>e</sup> Navières et moi, du divorce de Landru.

— C'est son cauchemar, me dit l'avocat. Il m'avait déclaré autrefois : « J'ai toujours considéré le mariage comme un sacrement indissoluble ! » Et aussi : « Dans ce procès, une chose m'ennuie : c'est que ma pauvre femme va savoir que je ne lui ai pas été fidèle ! »

Il déclare maintenant, en hochant la tête : « Un divorce... cela demande réflexion ! »

— A propos, savez-vous, ajoute M<sup>e</sup> Navières (non, vous ne le savez certainement pas), que Landru a les palmes académiques ? !

Cela, c'est le « mot de la fin » — le plus joli. Et ce n'est pas Landru qui l'a trouvé : c'est monsieur le ministre de l'instruction publique !

M. H.

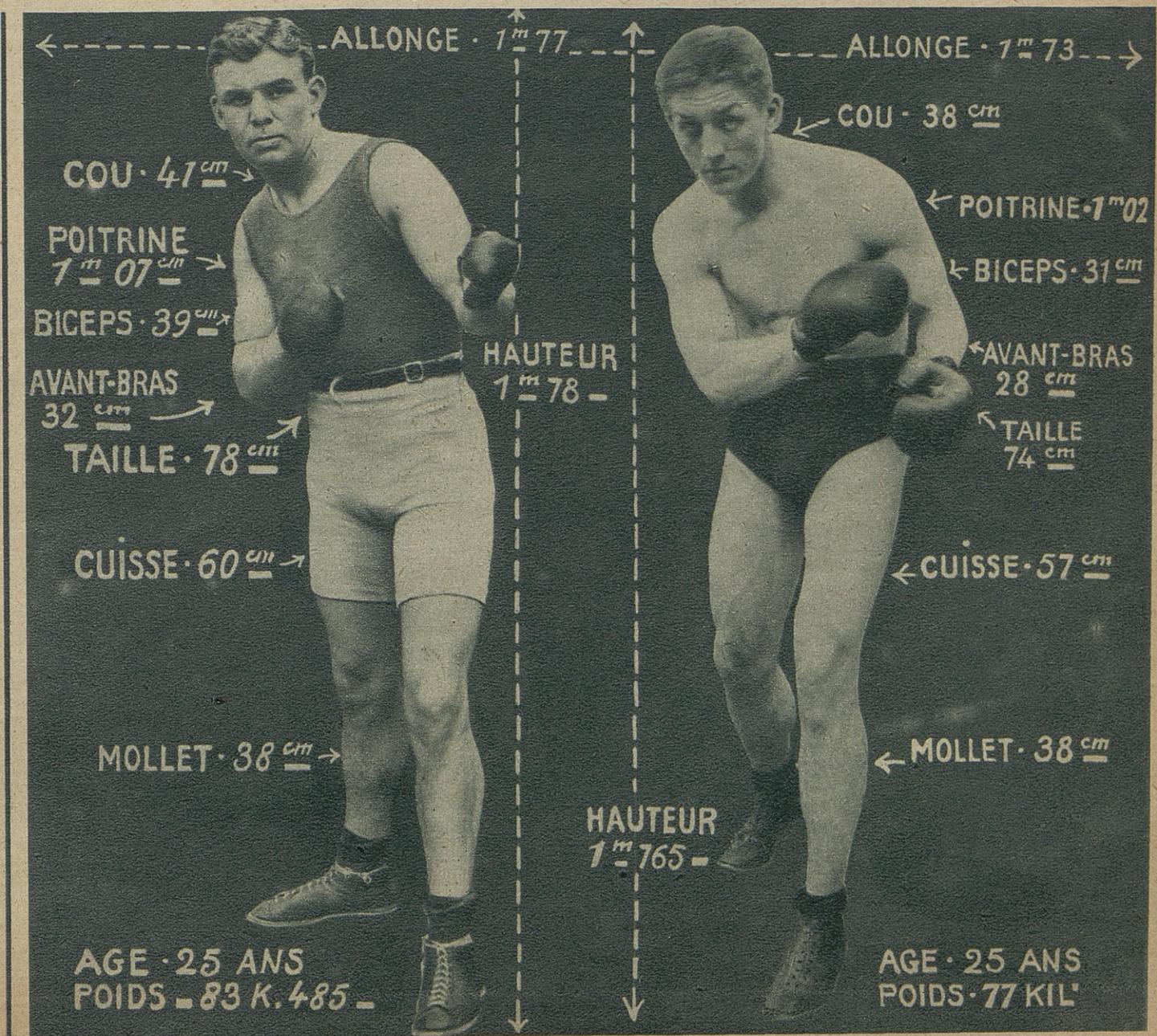
LES DÉPUTÉS DE L'ALSACE ET DE LA LORRAINE LIBÉRÉES,  
GROUPÉS LE 7 DÉCEMBRE AUTOUR DE L'ABBÉ WETTERLÉ



Pasteur Altorffer, pasteur Scheer, lieutenant Jean, M. Simonin M. Jaeger, abbé Wetterlé, M. Brogby, M. Charles Frey, M. Walter, M. Thomas Seltz, abbé Muller, M. Sérot, D<sup>r</sup> Oberkirch, M. Guy de Wendel, abbé Hackspill,

M. Schumann, D<sup>r</sup> Bucher, D<sup>r</sup> François, comte de Leusse, M. Barade, D<sup>r</sup> Pflieger, M. Jourdain, ministre du Travail, général de Maud'huy, M. Meyer. (Cl. Meurisse.)

LES CARACTÉRISTIQUES DES DEUX BOXEURS

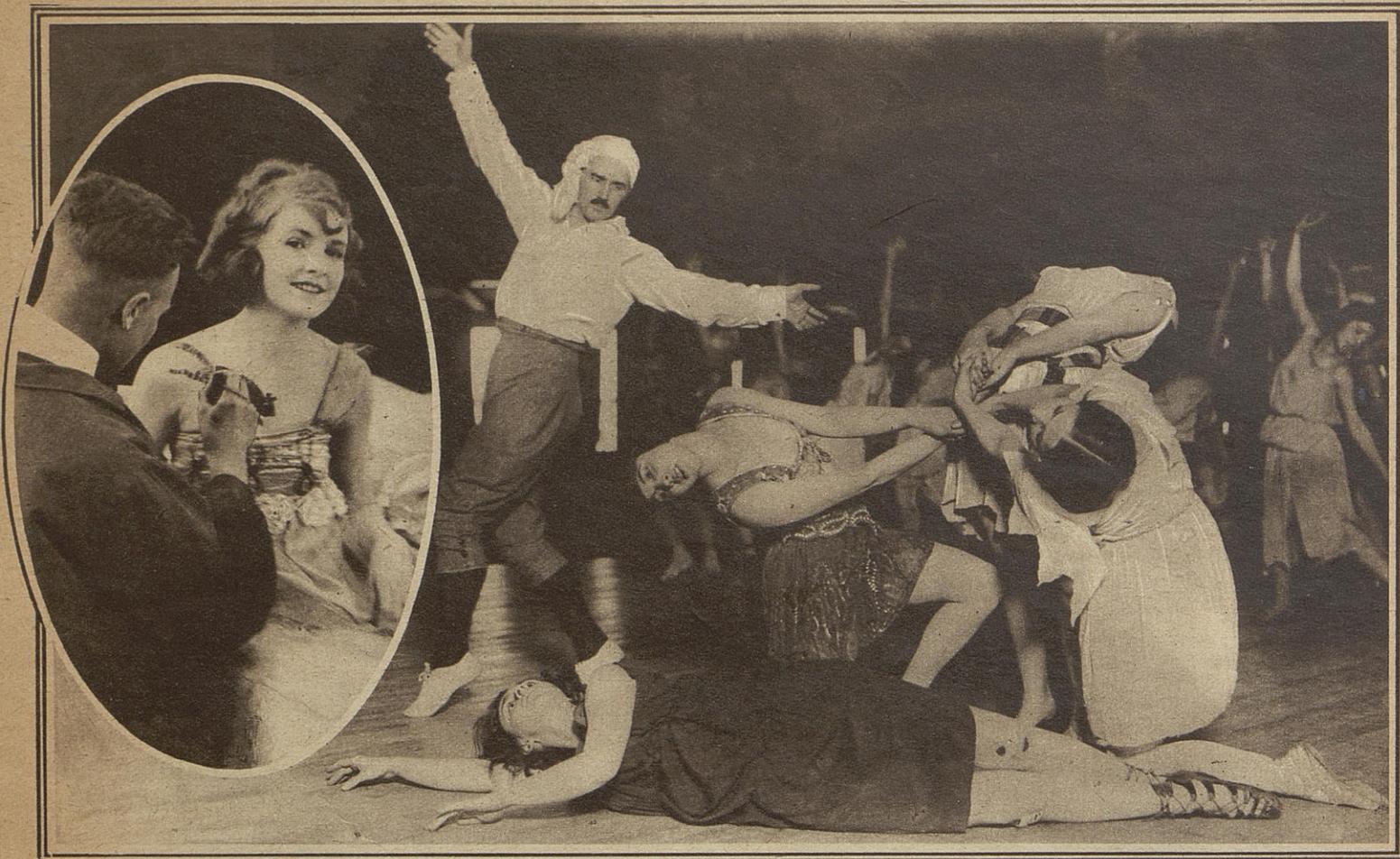


BECKETT

CARPENTIER

*J'ai vu.*

PENDANT UNE RÉPÉTITION DU BALLET D' "APHRODITE"



DEBOUT, LE CÉLÈBRE DANSEUR RUSSE FOKINE SURVEILLE LES POSES ET LES MOUVEMENTS DU BALLET DE LA CÉLÈBRE PIÈCE « LA MORT DE CHRYSIS ». — DANS LE MÉDAILLON, UNE

JEUNE BALLERINE SE FAIT PEINDRE À MEME LA PEAU L'IMAGE D'UN RAT PORTE-BONHEUR. — CES DESSINS SONT À LA MODE CHEZ LES ARTISTES ET LES ÉLÉGANTES AMÉRICAINS

UN HOMMAGE AUX DÉFENSEURS DE GIVET



LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE, REMET DES PALMES POUR ORNER LES TOMBES DES SOLDATS QUI REPOSENT DANS LE

CIMETIÈRE DE CHARLEMONT. — AU SECOND PLAN, LE FORT DONT LES MURAILLES PORTENT LES TRACES DES OBUS ALLEMANDS.

# Chronique des Livres nouveaux

**FRANÇOIS PAIN, GENDARME**, par LÉO LARGUIER. — Un volume : 4 fr. 50. — (Edition française illustrée 30, rue de Provence, Paris).

François Pain est un gendarme d'occasion, né de la guerre. Un sens critique lui procure l'amertume nécessaire à la nette vision des choses qu'il contemple. Léo Larguier, qui est peut-être le plus grand poète classique français de notre génération, a réussi sur ce thème peu compliqué un livre admirable d'une tristesse infinie. Ce livre n'est pas violent, tout au moins l'auteur n'use pas des mots que cinq années de vie brutale nous ont rendus familiers. Cependant une grande sagesse donne l'atmosphère de ce livre. Ah ! François Pain, gendarme mélancolique et infortuné, le poète vous a donné le pouvoir insigne de refléter les cinq années d'épouvante dans le miroir terni d'une petite glace à deux sous.

**ARIANE, MA SŒUR...**, roman par EDOUARD SCHNEIDER. — (Albin Michel, édit.).

Ce livre profond, méticuleux, solidement écrit, n'est pas d'une étrangeté vulgaire, le bambou n'y joue pas un rôle facile et la superbe Régine est une belle créature vraie, mais un peu plus parée que les autres filles vraies des romans où l'amour peut diminuer la vie d'un homme. Une jolie figure d'arrière-plan donne du relief aux autres. Oscar Wilde romancier eût aimé l'ouvrage de M. Schneider, pour les détails qu'on ne retrouve pas dans les œuvres du poète anglais.

**LA VILLE CHIMERE**, roman, par J.-C. HOLL. — (Librairie des lettres, édit.).

C'est avec des personnages qui ne sont pas d'exception une âpre et quotidienne aventure de la jungle littéraire où l'auteur se promène avec assurance. Les uns et les autres s'élèvent assez malproprement vers le but de leurs désirs. Il y a un vaincu dont le souvenir s'efface avec la dernière page du livre.

**LA GUERRE DES GAZ**, journal d'une ambulance Z, par les D<sup>rs</sup> PAUL VOIVENEL et PAUL MARTIN. — (La Renaissance du Livre, édit.).

Voici un livre scientifique dont la lecture est séduisante à souhait. Ce n'est pas toujours qu'un lecteur rencontre cette bonne fortune. En entremêlant les détails de la technique scientifique avec les pages d'un journal de route alerte et satirique, les deux auteurs

ont atteint à ce résultat. Je voudrais pouvoir signaler quelques pages d'une observation émouvante et d'autres purement malicieuses, notamment, une série de fiches-silhouettant des types d'infirmières avec humour, c'est-à-dire avec une sensibilité plus ou moins indulgente, selon l'objet.

**LES FIANÇAILLES LIBERTINES ou LES JOURNÉES DE BIARRITZ**, par MICHEL GEORGES-MICHEL. — (L'Édition.)

Moins abondant que Talleyant-des-Réaux M. Michel Georges-Michel est aussi plus cour-

conforme aux lois de ce qu'il est convenu d'appeler le monde, ne peut être mis dans toutes les mains. Heureux ceux qui pourront le lire, car parmi les écrivains qui racontèrent la vie parisienne depuis Jean Lorrain, M. Michel Georges-Michel est peut-être le seul à connaître ce dont il parle, ce qui ne l'empêche pas d'écrire avec émotion.

*Les Fiançailles libertines* est un livre du xx<sup>e</sup> siècle, on ne retrouve pas chez son auteur la cruauté galante de Choderlos de Laclos par exemple. C'est un peu dans les traditions des hommes de notre époque d'être indulgents devant toutes les choses morales et immorales qui peuvent se parer d'une réelle beauté.

**DIANES ET TOCSINS**, par A. MARTEL. — (Hors commerce.)

*Pour étourdir un cœur blasé,  
Dissiper des humeurs malignes,  
Rendre l'esprit alerte, osé,  
Vive le pinot de nos vignes !*

Ainsi chante le poète dans les strophes de ce petit livre dont l'auteur s'intitule modestement le BARDE DU FUMOIR. La guerre et l'ardeur d'un grand patriote inspirèrent ces poèmes. Avec la paix, le poète reviendra « au pinot de nos vignes », comme Saint-Amand, Olivier Chereau, le menuisier de Nevers, et quelques autres.

**LE SYMBOLISME. De Baudelaire à Claudel**, par ALFRED POIZAT. — (La Renaissance du Livre.)

Voici un livre clair d'une portée didactique incontestable, M. Alfred Poizat a touché le but qu'il se proposait, notamment dans sa préface amenant le lecteur jusqu'à Baudelaire qui fut le plus grand poète de l'aventure. Les pages écrites sur Mallarmé et son influence baudelairienne sont de premier ordre.

PIERRE MAC ORLAN.



MICHEL-GEORGES-MICHEL  
L'auteur de *Les Fiançailles libertines*.

tois, et c'est d'un style évocateur, rempli d'images élégantes, qu'il raconte les fiançailles libertines d'une petite fille très bien avec un jeune peintre difficile à préciser. Néanmoins ce roman galant, d'une perversité mesurée et

**Il est ici rendu compte de  
tous les livres envoyés en double exempl.  
à la Rédaction de J'ai vu...,  
30, rue de Provence, Paris.**

## LIVRES REÇUS

*Prikaz*, par ANDRÉ SALMON (La Sirène, édit.). — *Les Inépousées*, roman par GENEVIÈVE DUHAMELET (Albin Michel). — *Les chandelles éteintes*, par JEAN GAUMONT et CAMILLE CÉ (Edition Française illustrée). — *Le Maître du Pain*, par LUCY ACHALME (Payot, édit.). — *Le Mari malgré lui*, par A. DE LORDE et JEAN MARSÈLE (Albin Michel). — *Problèmes économiques nés de la guerre*, par ANDRÉ LEBON (Payot, édit.). — *Sous l'armure*, par JACQUES MARIE (Jouve, édit.).

**GRATIS** Demandez à la **Parfumerie Maurice à Nice**, sa curieuse notice révélatrice des rares et exquis **PARFUMS** hypno-planétaires dont l'influence occulte procure le don de *Réussite* par *Séduction, Domination et Chance*.

**POUR RÉUSSIR EN TOUT** par l'hypnotisme Notice 0 fr. 20.  
W. FILIATRE, Editeur, Cosne (Allier).

**ASTHME ESPIC**  
REMEDE EFFICACE  
Cigarettes ou Poudre  
T<sup>tes</sup> Phies - Signature J. ESPIC sur chaque cigarette

**PELADE** NOTICE GRATUITE  
BENIT, pharmacien  
21 rue Matabiau, Toulouse

Éviter l'Équivoque sur les qualités  
spécial non silicaté 27 fr. 50 le postal de 10 kg.  
cuit extra-pur 72<sup>o</sup>/<sub>6</sub> 38 fr. 50 — — —  
de table extra-douce 70 fr. 50 — — —  
d'olive pure super. 79 fr. — — —  
CONTRE MANDAT-POSTE A  
PIGNATEL & C<sup>ie</sup>, Salon (B.-du-R.). Représentants demandés.

**EPILEPSIE** MALADIES NERVEUSES  
Guérison radicale Notice gratis.  
NERVODONAL 57, Av. Suffren, Paris

28<sup>me</sup> MILLE

WILLIAM LE QUEUX

28<sup>me</sup> MILLE

# RASPOUTINE

Traduction de Lucien TREMLETT

## LE MOINE SCÉLÉRAT

Les révélations de M. William LE QUEUX tant sur les agissements du moine sadique que sur le rôle étrange de la tsarine éclairent d'un jour lumineux les raisons qui ont amené la chute soudaine du grand empire russe. Tout cela établi par des documents sûrs, les pièces secrètes recueillies par le service du contre-espionnage anglais.

Le simple énoncé des chapitres démontre l'intérêt du livre :

Les débuts de Raspoutine. — Scandales au Palais d'Hiver. — Comment Raspoutine empoisonnait le Tsarevitch et trahissait son pays. — La main noire de Berlin. — Ce qu'on trouve dans le dossier secret de Raspoutine. — Raspoutine et les instructions secrètes de Berlin. —

Le complot pour répandre des épidémies en Russie. — Le faux moine est démasqué. — La preuve documentaire de la trahison. — Les ruses du charlatan. — Ou l'on trompe les alliés. — L'histoire véridique de la mort de Raspoutine.

Un volume in-16 (12×19). . . . . net, 4 fr. 50

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE : 25 exemplaires sur papier Lafuma, numérotés. (Dix-huit exemplaires seulement, les n<sup>os</sup> 8 à 25, ont été mis dans le commerce). L'exemplaire. net 20 fr.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, Rue de Provence. — PARIS

# GLOBÉOL

donne de la force

**Convalescence**  
**Neurasthénie**  
**Tuberculose**  
**Anémie**

La cure de GLOBÉOL augmente la force nerveuse et rend aux nerfs rajeunis toute leur énergie, leur souplesse et leur vigueur.

Reminéralise les tissus.  
Nourrit le muscle et le nerf



GLOBÉOL permet le maximum d'efforts

**L'OPINION MÉDICALE**

« Je puis vous assurer que j'ai eu de bons résultats avec le Globéol. Grâce à une diététique appropriée, ce remède est bien toléré dans les anémies, même par les malades les plus récalcitrants; il triomphe de la faiblesse, redonne de l'appétit et fait disparaître les palpitations. »

D<sup>r</sup> Comm. Giuseppe BOTTALICO, à Bari.

« Je dois vous déclarer que votre Globéol est un excellent reconstituant et sans aucun doute il est plus efficace que toutes les autres préparations de ce genre. »

D<sup>r</sup> BELLONI TEMISTOCLE, Santa Sofia (Florence)

Etalab<sup>l</sup> Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le 1/2 flacon, franco 4 fr.; le flacon, franco, 7 fr. 20; les 3, franco, 20 francs.

# Pagéol

Energique antiseptique urinaire



**L'OPINION MÉDICALE**

« Nous pouvons conclure de nos observations que le praticien doit employer le Pagéol dans toutes les manifestations des voies urinaires et spécialement dans les douleurs, où il obtiendra toujours et à bref délai le maximum d'effets. »

D<sup>r</sup> LE PENDU, de la Faculté de Médecine de Paris

Laboratoires de l'Urodonal, 2, rue de Valenciennes, Paris. La demi-boîte, fco 7 fr. 50; les 3, fco 21 fr.; la grande boîte, fco 12 fr. 50; les 3, fco 36 fr.

**VAMIANINE :** Avarie, Maladies de la peau  
Nouveau produit scientifique Le flacon, franco 11 francs.

# GYRALDOSE

pour les soins

intimes de la femme



Excellent produit non toxique, décongestionnant, antileucorrhéique, résolutif et cicatrisant. Odeur très agréable Usage continu très économique Assure un bien-être réel.

Etalab<sup>l</sup> Chatelain 2, r. de Valenciennes, Paris La boîte fco 6 fr., les 4 fco 22 fr.; la grande boîte fco 8,50, les 3 fco 24 fr

— Oui, cher docteur, grâce à la GYRALDOSE et à vos bons conseils je ne connaîtrai plus ces affreuses souffrances.

**L'OPINION MÉDICALE**

« En résumé, nos conclusions, basées sur les nombreuses observations qu'il nous a été permis de faire avec la Gyraldose, font que nous conseillons toujours son emploi dans les nombreuses affections de la femme, tout spécialement dans la leucorrhée, le prurit vulvaire, l'urétrite, la métrite, la salpingite. Dans ce cas, le médecin devra se rappeler l'adage bien connu « La santé générale de la femme est faite de son hygiène intime »

D<sup>r</sup> HENRI RAJAT,

D<sup>r</sup>ès sciences de l'Université de Lyon, Chef du Laboratoire des Hospices Civils, Directeur du Bureau Municipal d'Hygiène de Vichy